

**BERNARD DUBOIS**

Préface de Mgr Marc Aillet

---

# Chemins de guérison des blessures de l'enfance

---

Sur les pas de Thérèse de Lisieux

---



EdB

**T**oute famille porte en elle-même un trésor, des richesses et des joies mais aussi des limites, des pauvretés et des souffrances. L'homme naît et se construit au sein d'une famille. Il y fait, très jeune, l'expérience de l'amour en même temps que, parfois, celle du manque de tendresse vraie et de présence sécurisante, ce qui peut le gêner, voire entraver sa croissance vers la maturité.

Ce livre s'adresse à tous ceux qui, célibataires ou mariés, cherchent un chemin de libération et de guérison de leur propre histoire familiale, afin d'accéder à leur pleine identité d'homme et de femme. La Sainte Famille leur est donnée ici comme lieu de pacification des blessures de l'enfance. Le Christ nous offre ses parents, saint Joseph et la Vierge Marie, pour être nos modèles et nous accompagner dans la résolution de nos blessures passées.

La proximité entre sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et l'auteur, nous dit Mgr Aillet, permet d'heureux rapprochements. L'héroïcité des vertus des parents de la carmélite, les bienheureux Louis et Zélie Martin, n'a pas empêché que celle-ci porte des blessures profondes : angoisses, scrupules, fragilité affective. Pour être un saint, il ne faut pas forcément être le modèle accompli de ce que l'on pense être l'équilibre humain. C'est le mystère de notre humanité blessée par le péché originel mais restaurée dans le Christ.

Ce livre peut être lu comme un guide de la vie familiale, par les repères qu'il donne sur l'identité du père, de la mère et de l'enfant d'une part, les indications sur l'éducation et la gestion de la relation au sein d'une famille d'autre part.

**Bernard Dubois**, marié et père de cinq enfants, est Ancien Chef de Clinique des Hôpitaux de Paris où il a exercé la pédiatrie de 1978 à 1987. Il s'est ensuite orienté vers l'écoute et la relation d'aide au sein de la Communauté des Béatitudes. En 2001, il a fondé avec d'autres les retraites Anne-Peggy Agapè placées sous la bienveillance pastorale de l'évêque du Puy-en-Velay. Il anime des séminaires de formation à l'accompagnement et participe, au sein d'une équipe pluridisciplinaire, au dialogue entre sciences humaines et révélation chrétienne.

*Imprimatur*  
Mgr Henri Brincard  
Évêque du Puy-en-Velay  
2 septembre 2014

EAN Epub : 978-2-840-24852-1  
© Éditions des Béatitudes  
Société des Œuvres Communautaires, novembre 2014  
Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres  
Illustration de couverture : © Gettyimage/SHOSEI/Aflo

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Première partie*

**À L'ÉCOUTE  
DE SAINTE THÉRÈSE**

# DE LA DÉPRESSION À LA SAINTETÉ

## 1. *Les premières années*

L'examen attentif du parcours et de la croissance humaine et spirituelle de Thérèse permet de repérer plusieurs traumatismes. En dehors de facteurs physiologiques, voire génétiques qu'on ne peut exclure a priori, ils permettent d'expliquer dans une large mesure sa fragilité. Et, paradoxalement, ils ont conduit Thérèse à découvrir aussi la petite « voie d'enfance spirituelle ».

### **Dans le sein maternel**

Neuvième et dernière enfant de la famille, Thérèse fut vraiment désirée et aimée<sup>34</sup>. Elle reconnut plus tard la dimension providentielle qui avait régi sa naissance<sup>35</sup>. Sa gaieté, son amour de la vie<sup>36</sup>, sa force d'âme qu'elle manifesta très tôt<sup>37</sup>, son optimisme qui ne la quittait jamais<sup>38</sup>, puisèrent leurs racines dans l'amour délicat qui présida à sa conception.

Thérèse était fragile, cependant. On trouve en effet, au début de sa vie, des événements douloureux qui s'imprimèrent en elle de manière définitive. Pour bien les comprendre, il faut d'abord examiner quelles furent les épreuves de sa mère Zélie.

En moins de cinq ans, avant la naissance de Thérèse le 2 janvier 1873, moururent quatre enfants en bas âge. D'abord un petit Joseph en février 1867, à peine âgé de cinq mois ; puis un autre petit Joseph en août 1868, à l'âge de huit mois. La famille Martin fut surtout éprouvée par le deuil d'Hélène, âgée de cinq ans et demi, le 22 février 1870, suivi au mois d'octobre par le décès d'une « petite Thérèse », à l'âge de deux mois.

– Ces circonstances difficiles créèrent un contexte familial de souffrance et même de morbidité<sup>39</sup>. « J'ai bien regretté mes deux

petits garçons, écrivait Zélie, mais j'ai plus de chagrin encore de la perte de (ma petite Hélène)<sup>40</sup>. »

– À cette souffrance s'ajoutait une surcharge de travail. « Je crois que ce serait folie à moi de laisser cette entreprise (la dentelle d'Alençon) ayant cinq enfants à établir<sup>41</sup>. » Elle travaillait trop et ne dormait pas assez. Elle était à ce point épuisée qu'à partir de son quatrième enfant, elle n'avait plus assez de lait<sup>42</sup>. Aussi, pour l'aider dans sa tâche, Louis Martin, son époux, cessa en 1870 son activité d'horloger-bijoutier<sup>43</sup>.

– Alors qu'elle attendait Thérèse, Zélie fut de nouveau très angoissée à l'idée de ne pas avoir assez de lait, comme elle le craignait déjà tandis qu'elle attendait Céline, son septième enfant. « Comment l'élèverai-je ? J'en ai des cauchemars toutes les nuits. Enfin, il faut espérer que je m'en tirerai mieux que je ne le crois et que je n'aurai pas la douleur de le perdre<sup>44</sup>. » Mais le 2 janvier 1873, elle n'avait toujours pas trouvé de nourrice pour sa petite Thérèse.

– Enfin, âgée de quarante et un ans, elle était probablement déjà atteinte par la maladie. Huit ans auparavant<sup>45</sup>, elle avait été soignée pour un kyste au sein. On ne posa officiellement le diagnostic de cancer que le 17 décembre 1876 alors qu'il ne lui restait plus que huit mois à vivre.

Tous ces faits confirment que Thérèse était attendue dans un contexte difficile (souffrance familiale, épuisement et angoisse maternelle, maladie...). Il se peut qu'elle ait ressenti quelque chose de cette inquiétude dès le sein maternel. Par la suite, cette impression a pu également favoriser, dans les profondeurs de son affectivité, le sentiment d'une culpabilité diffuse, voire d'une angoisse existentielle. N'y aurait-il pas là une racine de ses difficultés ultérieures, en particulier son extrême faiblesse<sup>46</sup> ? Dans ce cas, le vécu intra-utérin serait l'origine

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Elle ressentit cette mise à part comme un abandon : « Personne n'avait le temps de s'occuper de moi. »

Zélie Martin mourut le 28 août 1877, à 0 h 30. Thérèse n'était pas présente. On ne le lui annonça qu'au petit matin, à son réveil<sup>95</sup>. Elle raconta : « (Papa) me prit dans ses bras en me disant : “Viens embrasser une dernière fois ta pauvre petite Mère”<sup>96</sup>. » Louis Martin ne lui demanda pas si elle le voulait bien. Il l'emmena sans la préparer à cette terrible confrontation : embrasser le cadavre de sa mère. « Et moi sans rien dire, j'approchai mes lèvres du front de ma Mère chérie... », un front tout froid puisque Zélie était décédée depuis environ six heures. Quel choc pour une petite fille aussi sensible ! Les émotions furent si violentes qu'elles n'arrivèrent plus à s'évacuer. « Je ne me souviens pas d'avoir beaucoup pleuré, je ne parlais à personne des sentiments profonds que je ressentais<sup>97</sup>. »

C'est un symptôme inquiétant. Lorsqu'une petite fille de quatre ans, aussi expansive que Thérèse, perd sa maman, souffre de son absence et ressent l'angoisse de la séparation, elle pleure avec des larmes, de gros sanglots et des cris. Comment pourrait-il en être autrement ? C'est une nécessité absolue pour recommencer à vivre normalement. Le consentement à la perte d'un être cher passe obligatoirement par le deuil, par la libération des émotions, d'une tristesse, d'une douleur, jusqu'à leur apaisement complet.

Mais la détresse familiale était telle que Thérèse préféra ne peser sur personne. Elle ne se donna pas le droit d'exprimer ses émotions et son caractère s'en trouva changé<sup>98</sup>. Thérèse l'a constaté elle-même : à partir de la mort de sa maman, elle ne fut plus comme avant. « J'étais faible, si faible<sup>99</sup>. » Elle perdit sa force d'âme et devint affectivement dépendante. Elle qui avait été si pleine de vie et de gaieté devenait timide<sup>100</sup>, hypersensible

et peu communicative en dehors de sa famille. Cette épreuve allait durer pratiquement dix ans, jusqu'à la grâce de Noël 1886.

### **Louis Martin, un père presque maternel**

Le jour de l'enterrement, à Alençon, voyant Céline choisir Marie pour mère, Thérèse s'élança vers Pauline : « Je me jetai dans vos bras en m'écriant : "Eh bien ! moi, c'est Pauline qui sera Maman !" <sup>101</sup>. » Elle n'avait alors que quatre ans et demi.

Le décès de Zélie vint réveiller ses blessures, là où, on l'a vu précédemment, son être n'était pas encore sevré d'amour maternel. Elle réclama à son père et à ses sœurs l'affection dont son cœur avait si soif. « Je continuais à être entourée de la tendresse la plus délicate <sup>102</sup>. » Quatre années s'écoulèrent aux Buissonnets pendant lesquelles elle semblait « tranquille et heureuse », l'affection de sa famille la faisant « pour ainsi dire grandir <sup>103</sup> ».

Pauline, âgée de dix-sept ans, devint l'éducatrice, la « mère » de Thérèse, pendant les cinq années qui la séparèrent de son entrée au Carmel. Sa présence, ainsi que celle de Marie, l'équilibraient.

### ***Une petite reine et son roi***

Dans ses manuscrits autobiographiques, Thérèse a chanté sa vénération pour son papa, et ce pendant plus de quinze pages <sup>104</sup>, alors qu'elle n'en parlait presque pas auparavant. Tous les jours, elle montrait ses notes à son papa qu'elle appelait « mon roi chéri », et lui « ma reine ». Puis ils faisaient ensemble une promenade au jardin de l'Étoile et s'arrêtaient dans une église <sup>105</sup>. Une relation privilégiée, particulièrement forte, s'instaura entre eux.

« Que pourrai-je dire des veillées d'hiver [...] ? Ah ! qu'il m'était doux après la partie de damier de m'asseoir avec Céline sur les genoux de papa.

De sa belle voix, il chantait des airs remplissant l'âme de pensées profondes ou bien [...] il récitait des poésies empreintes des vérités éternelles. Ensuite nous montions pour faire la prière en commun et la petite reine était toute seule auprès de son Roi, n'ayant qu'à le regarder pour savoir comment prient les saints<sup>106</sup>. »

À cette époque, l'univers affectif de Thérèse était centré sur son papa, même si la véritable éducatrice de Thérèse était Pauline. Louis Martin joua un rôle incomparable dans l'élaboration de la petite voie et la construction de la personnalité de sa fille. Elle ne s'y est d'ailleurs pas trompée. Si la blessure maternelle a été profonde, elle a eu un père digne d'être appelé « le saint Joseph du Carmel ». N'y a-t-il pas, en effet, une certaine similitude entre le père adoptif du Fils de Dieu et le bienheureux Louis Martin ?

### ***Première confession***

Thérèse qui avait réussi à attraper, en montant sur une chaise, un encrier que Victoire la bonne lui refusait, l'insulta : « Vous êtes une mioche<sup>107</sup> ! » Une autre fois, elle frappa du pied avec colère. Ces événements l'amènèrent, sur la suggestion de Pauline, à sa première expérience de la confession. Ce fut un moment privilégié au cours duquel elle apprit à se laisser aimer par Dieu<sup>108</sup>.

« En sortant du confessionnal, j'étais si contente et si légère que jamais je n'avais senti autant de joie dans mon âme. Depuis je retournai me confesser à toutes les grandes fêtes et c'était une vraie fête pour moi à chaque fois que j'y allais<sup>109</sup>. »

Pour elle, la confession était une rencontre lumineuse avec Dieu qui l'aimait passionnément et désirait le lui manifester. L'expérience antérieure du pardon de ses parents l'avait préparée à recevoir le pardon divin. L'aveu libérait sa conscience du poids de la faute, le sacrement effaçait son péché. Elle goûtait à la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m'unissais à elle qui se donnait irrévocablement à Celui qui se donnait si amoureusement à moi<sup>166</sup> !... »

Désormais, « il n'y avait que Jésus qui pût me contenter<sup>167</sup> ». Thérèse continua à rechercher en Pauline un modèle, mais, en même temps, elle vécut avec elle une communion spirituelle qui la prépara à la vie religieuse « pour Jésus seul ». Elle n'était plus seule ; elle ne redoutait plus les séparations de la même façon. Elle commençait à donner sens à sa souffrance grâce à l'amour de Jésus pour elle. Ce fut la troisième guérison de Thérèse, une guérison intérieure partielle par Jésus-Eucharistie, car le sentiment douloureux de l'exil et l'angoisse de séparation restèrent en elle comme une faiblesse dont elle fut libérée, mais jamais complètement guérie<sup>168</sup>.

L'intensité spirituelle de sa première communion ne l'empêcha pas d'être dans le réel. Elle apprécia la fête de famille, la belle montre et les nombreux cadeaux<sup>169</sup> : la « robe de lainage blanc crème garnie de velours grenat », le « chapeau de paille de même teinte garni d'une grande plume grenat<sup>170</sup> ».

### ***Thérèse a été préservée***

Thérèse savait parfaitement qu'elle aurait pu aimer d'une façon désordonnée, à cause de son immense besoin d'affection.

« Jésus me savait trop faible pour m'exposer à la tentation, peut-être me serais-je laissée brûler tout entière par la trompeuse lumière si je l'avais vue briller à mes yeux. Il n'en a pas été ainsi, je n'ai rencontré qu'amertume là où des âmes plus fortes rencontrent la joie et s'en détachent par fidélité. Je n'ai donc aucun mérite à ne pas m'être livrée à l'amour des créatures puisque je n'en fus préservée que par la grande miséricorde du Bon Dieu<sup>171</sup>. » « Il n'a pas attendu que je l'aime beaucoup comme Ste Madeleine, mais il a voulu que je sache comment il m'avait aimée d'un amour d'ineffable prévoyance, afin que maintenant je l'aime à la folie<sup>172</sup>. »

Thérèse a consacré quatre pages sur ce thème. Son écriture, les soulignements témoignent qu'elle était fortement émue, emportée sans doute par le sujet qu'elle traitait, où elle livrait quelque chose de fondamental pour elle.

Avec une telle blessure d'enfance, Thérèse réalisait progressivement ce qu'elle aurait pu devenir. Le père Marie-Dominique Molinié, dominicain, osa même écrire : « Si je ne craignais pas de lui manquer de respect, je dirais qu'elle avait un cœur de prostituée<sup>173</sup>. » Thérèse le savait bien : « Je reconnais que sans Lui, j'aurais pu tomber aussi bas que Sainte Madeleine [...]. Jésus m'a plus remis qu'à S<sup>te</sup> Madeleine, puisqu'il m'a remis d'avance, m'empêchant de tomber<sup>174</sup>. » Et les prostituées elles-mêmes ne s'y sont pas trompées. Quand elles conduisirent Édith Piaf à Lisieux, elles perçurent que Thérèse était des leurs<sup>175</sup>.

Dans nos blessures d'abandon, nous aussi, nous rencontrons des racines de prostitution. Nous découvrons que notre cœur est infidèle. N'avons-nous pas besoin d'être aimés dans cet abîme d'esseulement et d'angoisse au point que nous serions capables de nous vendre pour un peu d'affection ?

### ***La souffrance et l'amour***

Lors de sa deuxième communion, le 22 mai, Thérèse vécut un tournant capital, « une des grâces les plus grandes de (sa) vie<sup>176</sup>. » Elle découvrit la puissance de l'amour éprouvé par la souffrance. Ses paroles sont difficilement acceptables, aujourd'hui, si on ne les replace pas dans le contexte de l'époque.

« Le lendemain après ma communion, [...] je sentis naître en mon cœur un grand désir de la souffrance [...]. Jusqu'alors j'avais souffert sans aimer la souffrance, depuis ce jour je sentis pour elle un véritable amour. »

De fait, ce n'est pas d'abord le désir de souffrir en tant que tel qui attirait Thérèse, mais le désir d'aimer malgré, dans et même par la souffrance. Elle ne voulait aucunement souffrir pour souffrir. Ce qu'elle désirait ? C'était d'aimer jusqu'à l'infini ! On peut certes aimer dans la joie et c'est très doux, mais il est vrai que la souffrance traversée éprouve et vérifie la qualité de l'amour. L'angoisse de séparation, la tristesse, la souffrance de l'exil qui remplissaient sa blessure devenaient pour Thérèse le lieu par excellence où l'amour se prouve en se donnant, sans retour sur soi. Elle chercha désormais à faire la joie de Jésus. Elle venait de découvrir comment elle pouvait faire de sa peine le moyen du plus grand amour. Elle connaissait maintenant la fécondité de l'amour persévérant dans la souffrance. Et sa blessure prit progressivement une connotation joyeuse.

Il convient, là aussi, de distinguer la vocation personnelle de Thérèse à être la mère spirituelle d'une multitude de petites âmes de la voie d'enfance spirituelle. En effet, le désir de la souffrance n'appartient pas à la petite voie. C'est ici un appel qui lui est propre<sup>177</sup> à traverser les douleurs d'un enfantement spirituel<sup>178</sup>. Thérèse a beaucoup aimé dans la souffrance pour donner vie à beaucoup. N'est-elle pas apparue à Marthe Robin, mystique catholique française, fondatrice des Foyers de Charité, pour lui demander de continuer sa mission<sup>179</sup> ? Il lui fallut du temps et beaucoup de tâtonnements pour préciser avec justesse la délicate articulation de la souffrance et de l'amour. « Depuis ma première Communion, [...] j'avais un perpétuel désir de souffrir. Je ne pensais pas cependant à en faire ma joie. » C'est une grâce qui ne lui fut accordée que plus tard<sup>180</sup> dans la contemplation de la Sainte Face, lors de la maladie de son père<sup>181</sup>.

« Je ne suis plus, en effet, comme dans mon enfance, accessible à toute

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



# GUÉRISONS

de mi-mars 1873 au 28 mai 1888

PAR QUI ?	QUAND ?	POURQUOI ?	DE QUOI ?	RÉSULTATS
Saint Joseph prière de Zélie lait de sa nourrice	mi-mars 1873	malnutrition	risque mortel gastro-entérite	la <b>santé</b> du corps guérison physique <i>immédiate</i>
Notre-Dame des Victoires prière de sa marraine neuvaine de messes	le 13 mai 1883	absence maternelle	souffrance angoisse de séparation sentiment de culpabilité	<b>renaissance à la vie</b> guérison affective <i>évolutive</i> guérison <i>immédiate</i> de la dépression guérison <i>évolutive</i> du terrain dépressif
Jésus-Eucharistie	8 et 22 mai 1884	épreuves de séparation	souffrance de séparation exil, isolement	la <b>joie</b> et la <b>communion</b> (avec Zélie et Pauline) aimer malgré la souffrance guérison intérieure <i>partielle</i>
Ses frères et sœurs décédés	15 octobre 1886	sentiment d'être coupable	maladie des scrupules	la <b>paix</b> guérison intérieure <i>évolutive</i>
L'Enfant-Jésus	25 décembre 1886	immaturité psychoaffective	hypersensibilité timidité	la <b>force</b> et la <b>lumière</b> guérison intérieure <i>immédiate</i> du terrain dépressif
Notre-Dame des Victoires	4 novembre 1887	sentiment d'être coupable	deux peines d'âme	la <b>paix</b> guérison intérieure <i>immédiate</i>
Sacrement de réconciliation Père A. Pichon	28 mai 1888	sentiment d'être coupable	maladie des scrupules	la <b>paix</b> guérison intérieure <i>partielle</i>

# ÉPREUVES

du 28 août 1877 au 29 juillet 1894

POURQUOI ?	QUAND ?	RÉSULTATS
perte de la maîtrise de soi et immaturité psychoaffective	28 août 1877 – 25 décembre 1886	expérience de sa fragilité intérieure
demi-pensionnat à l'Abbaye	3 octobre 1881 – mars 1886	séparation avec sa famille tristesse
entrée de Pauline au Carmel	2 octobre 1882	séparation avec sa 2 <sup>e</sup> maman « exil de la terre » souffrance, angoisse
le drame des parloirs	octobre 1882 – Noël 1886	séparations répétées « Pauline est perdue pour moi »
ajournement de sa première communion	1883	« éloignement » de Dieu symptômes psychosomatiques
« l'étrange maladie »	25 mars – 13 mai 1883	séparation avec sa famille trouble anxieux état dépressif majeur
les deux peines d'âme	mai 1883 – 4 novembre 1887	humiliation
la maladie des scrupules	mai 1885 – 15 octobre 1886	humiliation
entrée de Marie au Carmel	15 octobre 1886	séparation avec sa marraine
la maladie mentale de Louis Martin sa mort	23 juin 1888 – 29 juillet 1894	séparation avec son papa

<sup>34</sup> CG, vol. II, 15 décembre 1872, p. 1102.

<sup>35</sup> MsA, 3v<sup>o</sup>, 20, p. 40.

<sup>36</sup> MsA, 11r<sup>o</sup>, 22, p. 55.

<sup>37</sup> MsA, 45r<sup>o</sup>, 25, p. 141.

<sup>38</sup> CJ 27.5.6, DE, p. 215.

<sup>39</sup> Sept deuils en moins de douze ans car il faut y ajouter, de 1859 à 1868, le décès des parents et du beau-père de M<sup>me</sup> Martin : Louise-Jeanne Guérin († 9 septembre 1859), Pierre Martin († 26 juin 1865) et Isidore Guérin († 2

- septembre 1868). Cf. Guy GAUCHER, *Sainte Thérèse de Lisieux (1873-1897), Biographie*, Paris, Cerf, 2010, p. 33.
- <sup>40</sup> CF 54, 27 mars 1870, p. 92.
- <sup>41</sup> CF 152, 6 février 1876, p. 273.
- <sup>42</sup> CG, vol. II, 1<sup>er</sup> mars 1873, p. 1105.
- <sup>43</sup> Guy GAUCHER, *op. cit.*, p. 36.
- <sup>44</sup> CG, vol. II, 29 septembre 1872, p. 1102.
- <sup>45</sup> Le mal, de nature cancéreuse, que M<sup>me</sup> Martin avait ressenti pour la première fois en 1865 (CF 13, 23 avril 1865, p. 30) se déclara ouvertement en octobre 1876 (CF 168, 20 octobre 1876, p. 309). Cf. D<sup>r</sup> Robert CADÉOT, *Zélie Martin, « Mère incomparable » de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : Une « femme forte » pour notre temps*, Paris, VAL, 1990, p. 173-194.
- <sup>46</sup> MsB, 5v<sup>o</sup>, 33-35, p. 315.
- <sup>47</sup> CG, vol. II, 16 janvier 1873, p. 1103.
- <sup>48</sup> CG, vol. II, 17 janvier 1873, p. 1104.
- <sup>49</sup> CG, vol. II, 1<sup>er</sup> mars 1873, p. 1104.
- <sup>50</sup> Thérèse aura, sa vie durant, une certaine difficulté à s'alimenter et un dégoût des repas. DE/G varia 3/1, p. 615. CSG, p. 128.
- <sup>51</sup> D<sup>r</sup> Louis-François GAYRAL, « Une maladie nerveuse dans l'enfance de sainte Thérèse de Lisieux », *Carmel*, 1959, II, p. 89.
- <sup>52</sup> MsA, 8v<sup>o</sup>, 20, p. 50.
- <sup>53</sup> CG, vol. II, 16 mars 1873, p. 1106-1107.
- <sup>54</sup> CG, vol. II, 3 janvier 1873, p. 1103.
- <sup>55</sup> Cf. MsA, 57r<sup>o</sup>, 30, p.180-181 ; PN 14, p. 85-86 ; PN 18, 3, p. 103 ; CJ 20.8.14, DE, p. 331. Sœur GENEVIÈVE DE SAINTE-THÉRÈSE, PA 668, p. 268.
- <sup>56</sup> De la mi-mars 1873 au 2 avril 1874.
- <sup>57</sup> Zélie Martin raconta que Thérèse hurlait dès qu'elle quittait les bras de sa nourrice (CG, vol. II, 5 mai 1873, p. 1108).
- <sup>58</sup> Les critères permettant d'apprécier la profondeur et la gravité d'une blessure sont : l'intensité du lien affectif, la précocité et la répétition du traumatisme, la durée de l'agression.
- <sup>59</sup> CG, vol. I, LT 93, 36, p. 493.
- <sup>60</sup> MsB, 5v<sup>o</sup>, 33-36, p. 315.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Divinité. Le Fils et l'Esprit ont même Auteur, le Principe sans principe. On dit qu'ils procèdent. Seul, le Père ne procède pas. Il est l'Origine, leur Source éternelle.

D'après la Bible, la trace, l'image de la Divine Trinité se retrouve à la fois dans la personne humaine et dans la famille<sup>248</sup>. Comment la reconnaître ?

À l'origine de toute existence personnelle est le Père. Il est la Source de la paternité et de la maternité qui communiquent la vie humaine par génération biologique, par l'éducation ou encore par voie spirituelle.

Là où est la sagesse et la connaissance du Père, demeure le Fils. En lui s'inscrit toute filiation et toute connaissance (de soi, des autres, du monde) qu'un fils reçoit de ceux qui le précèdent.

Dans l'amour et le libre don de soi est l'Esprit. En lui, toute relation (conjugale, parentale, fraternelle, amicale) devient communion des personnes.

On peut donc conclure ici. La personne humaine et la famille sont à l'image de la Trinité par la paternité-maternité, la filiation et la connaissance, l'amour et le don.

### ***3. Deux chefs-d'œuvre « à l'image de Dieu »***

L'Amour se donne gratuitement et se répand en ceux qui aiment. Il est fécond. La fécondité existe d'abord en Dieu d'une manière parfaite. Le Fils naît du Père. L'Esprit procède du Père et du Fils.

La fécondité se manifeste aussi hors de Dieu lui-même. Dieu crée l'immense berceau de la création. Il y dépose deux chefs-d'œuvre : la personne humaine et la famille.

#### **La personne humaine**

Dieu modèle *adam*, l'être humain, littéralement « de terre rouge ». Celui-ci n'atteint sa plénitude que dans la communion

avec quelqu'un d'autre<sup>249</sup> car il est une personne « à l'image de Dieu<sup>250</sup> ».

### ***Quelle est l'image de Dieu en nous ?***

L'image s'exprime dans notre cœur par des aspirations immenses que nous percevons bien : une soif de liberté ; le besoin de comprendre, de connaître la vérité, de donner sens ; le désir d'être reconnus, respectés, aimés ; un élan passionné pour aimer et nous donner ; la recherche d'un bonheur sans limites ; l'aspiration à goûter l'éternelle jeunesse, à être délivrés de la mort, de la corruption ; l'attrait vers la beauté, la justice, la paix ; le désir et l'espérance de rencontrer Dieu, de le voir et de demeurer toujours en sa présence, etc.

L'image est un don naturel, gratuit, indestructible. Dieu la dépose en notre être<sup>251</sup> comme un sceau. Elle nous confère une dignité singulière : celle qui nous porte, même sans le savoir, à reproduire le divin Modèle<sup>252</sup>. De fait, l'image est une « copie », une « représentation », une « figure » du Créateur. André Chouraqui, écrivain et homme politique franco-israélien, éminent traducteur de la Bible, interprète l'hébreu *tsèlèm* par « réplique<sup>253</sup> ».

Imprimée dans notre nature même dès la conception, l'image contient notre « divinisation » en puissance de devenir. Impossible en effet de l'atteindre par nos propres forces. Elle s'accomplit dans la « *ressemblance de Dieu* » lorsque nous consentons à agir en synergie avec la grâce.

En conséquence, il n'y a pas de nature humaine pure. Notre nature ne trouvera son plein accomplissement que dans l'union avec Dieu. Cette vérité est essentielle. Rien d'équivalent parmi tous les êtres vivants. C'est le propre de l'homme. Nous sommes des êtres en devenir, encore inachevés et invités à persévérer

dans cet échange d'amour réciproque jusqu'à être totalement déifiés. Accueillir la communion avec Dieu ouvre en nous cette capacité d'accomplissement surnaturel en Dieu<sup>254</sup>.

Comme créature spirituelle, la personne humaine manifeste les Personnes à l'imitation desquelles elle a été créée. Ainsi nous sommes « à l'image » du Père parce que nous sommes libres, c'est-à-dire au principe de nos actes ; « à l'image » du Fils parce que nous connaissons le réel et la vérité des êtres par notre intelligence ; « à l'image » de l'Esprit parce que nous nous portons naturellement vers ce qui est bien et nous l'aimons.

Il faut insister cependant sur un point : c'est avant tout dans le Fils que nous trouvons notre Modèle premier. Lui seul est l'Image parfaitement ressemblante du Père<sup>255</sup> et l'homme totalement accompli. C'est pourquoi nous sommes transformés, configurés au Christ dès lors que nous participons à sa Filiation divine. Nous devenons naturellement ce que la Bible appelle des « justes » lorsque, sous l'impulsion de la grâce, nous devenons principe des actes par lesquels nous cherchons la Vérité, le Bien infini, et tendons à aimer Dieu et le prochain. Si nous accueillons en notre cœur, de plein gré, le Fils et l'Esprit qui nous mènent au Père, nous devenons pour Dieu des fils adoptifs vivant de charité, ce que la Bible appelle des « saints ».

Cette vision dynamique de la personne à *l'image de Dieu* permet de mieux comprendre par exemple la mission de l'éducateur et de l'accompagnateur spirituel. Leur travail, chacun à son niveau, doit faciliter le progrès chez l'enfant ou l'adulte, l'introduire ou le permettre pour favoriser sa croissance et sa maturation. Ils peuvent être les révélateurs de cette capacité naturelle à changer, à s'adapter et à grandir tout au long de la vie.

***Cette personne, qui est-ce ?***

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



lui, le père-maître a une attention maternelle, jusque dans les plus petits détails, pour les jeunes vocations qui découvrent la vie monastique. Les communautés de ce type, construites sur le modèle trinitaire, respectent la place de chacun dans une juste circulation qui aide leurs membres à grandir et à découvrir leur identité de fils de Dieu dans l'Église.

De fait, lorsque nous sommes unis à Dieu, nous conservons notre identité. La communion trinitaire ne la supprime pas. Elle la renforce plutôt, à l'inverse des mystiques naturelles qui tendent à la fusion et à la disparition identitaire<sup>289</sup>.

---

<sup>239</sup> Mt 2, 20.

<sup>240</sup> Lc 1, 26-27.

<sup>241</sup> Mt 1, 20.

<sup>242</sup> Promesses faites à Abraham (cf. Gn 12, 2 s ; 18, 18 ; 22, 17-18 ; 26, 4 ; 28, 14), à David et à sa dynastie (cf. 2 Sm 7, 11-16 ; 1 Chr 17, 10-14 ; Am 9, 11 ; Ez 34, 23 s ; 37, 24 s ; Is 9, 5 s ; 11, 1 ; Jr 23, 5 s ; 30, 9. 21 ; 33, 15 ; Os 2, 2 ; 3, 5 ; Za 3, 8 ; 6, 12).

<sup>243</sup> Saint JEAN-PAUL II, *Dominum Vivificantem*, Paris, Pierre Téqui éditeur, 2005, n° 10, p. 216.

<sup>244</sup> Cf. Jn 3, 35.

<sup>245</sup> Cf. Jn 5, 19.

<sup>246</sup> *Les Sentences des Pères du désert, Nouveau recueil*, Sablé-sur-Sarthe, Abbaye Saint-Pierre-de-Solesmes, 1970, n° 2, p. 13.

<sup>247</sup> 1 Jn 4, 8. *Agapè* en grec signifie : amour (divin). Cf. Ceslas SPICQ, *Lexique théologique du Nouveau Testament*, Cerf, EUF, 1991.

<sup>248</sup> Cf. cardinal Marc OUELLET, *Divine ressemblance, Le mariage et la famille dans la mission de l'Église*, Montréal, Anne Sigier, 2006, p. 35-58.

<sup>249</sup> Cf. saint JEAN-PAUL II, audiences du 12 septembre au 31 octobre 1979, dans *Homme et femme Il les créa, Une spiritualité du corps*, Paris, Cerf, 2007, p. 13-44.

<sup>250</sup> Gn 1, 27.

<sup>251</sup> Cf. Adalbert-Gauthier HAMMAN, *L'homme image de Dieu*, Paris, DDB,

1987, p. 49-76.

<sup>252</sup> Cf. saint IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies*, trad. A. Rousseau, Paris, Cerf, 2007, III, 20, 2, p. 373.

<sup>253</sup> Cf. *La Bible, Entête (La Genèse)*, traduite et commentée par André Chouraqui, Paris, Jean-Claude Lattès, 1992, p. 48.

<sup>254</sup> Cf. Jean-Claude LARCHET, *Thérapeutique des maladies spirituelles*, Paris, Cerf, 2000, p. 28.

<sup>255</sup> Cf. 2 Co 4, 6 ; Col 1, 15.

<sup>256</sup> Saint GRÉGOIRE DE NYSSE, *La création de l'homme*, Paris, Cerf, 1943, SC n° 6, XI, p. 122.

<sup>257</sup> Le mystère, c'est ce qu'on n'a jamais fini de comprendre.

<sup>258</sup> Cf. Olivier CLÉMENT, *Questions sur l'homme*, Paris, Stock, 1972, p. 35-39.

<sup>259</sup> Cf. la philosophie personaliste chez Emmanuel Mounier, Jacques Maritain, Gabriel Marcel : Roger VERNEAUX, *Philosophie de l'homme*, Paris, Beauchesne, 1956, p. 186-188.

<sup>260</sup> Gn 2, 21.

<sup>261</sup> Marie BALMARY, *La Divine Origine, Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Bernard Grasset, 1993, p. 71-77.

<sup>262</sup> Gn 2, 24.

<sup>263</sup> Cf. Gn 5, 3.

<sup>264</sup> Cf. saint JEAN-PAUL II, Exhort. Apost. *Familiaris consortio*, 22 novembre 1981, Paris, Pierre Téqui éditeur, 2014, n° 42, p. 80 ; *Lettre aux familles*, 2 février 1994, Paris, Centurion, n° 17, p. 68 ; cf. Conseil Pontifical pour la Famille : [www.vatican.va/phome\\_fr.htm](http://www.vatican.va/phome_fr.htm).

<sup>265</sup> Cf. 1 Co 3, 9.

<sup>266</sup> Cf. Gn 2, 7.

<sup>267</sup> Jb 33, 4.

<sup>268</sup> Saint GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Poèmes dogmatiques*, 8 (PG 37, 452), cité dans Olivier CLÉMENT, *Sources, Les mystiques chrétiens des origines, Textes et Commentaires*, Paris, Stock, 1999, p. 73.

<sup>269</sup> Cf. Danielle ELLUL, *Apprendre l'hébreu biblique par les textes*, Paris, Cerf, 2006, p. 7.

<sup>270</sup> Cf. Josy EISENBERG et Armand ABÉCASSIS, *À Bible ouverte*, vol. I, Paris,

Albin Michel, 1978, p. 23-24.

<sup>271</sup> Cf. Gn 2, 24.

<sup>272</sup> Cf. Gn 1, 28.

<sup>273</sup> Cf. Ct 5, 16 ; Is 54, 5-8. 10 ; 61, 10 ; 62, 4-5, 12.

<sup>274</sup> Quatre fois seulement : Tb 13, 4 ; Sg 14, 3 ; Jr 3, 19 ; Mal 2, 10.

<sup>275</sup> Is 7, 14.

<sup>276</sup> Cf. Mt 1, 18 ; Lc 1, 35.

<sup>277</sup> Jn 10, 7. 10.

<sup>278</sup> Cf. Jn 19, 26.

<sup>279</sup> Ep 5, 25.

<sup>280</sup> Cf. Ph 2, 6-8.

<sup>281</sup> PN 17, p. 96-99. Cf. aussi Mère SAINT-LÉON, *La petite Thérèse à l'Abbaye*, Notre-Dame du Pré, 1930, p. 37.

<sup>282</sup> PN 54, 22, 3, p. 247.

<sup>283</sup> Jn 15, 13.

<sup>284</sup> Cf. Thierry LELIÈVRE, *Sainte Jeanne Beretta-Molla (1922-1962), Médecin, mère de famille jusqu'au bout*, Paris, Pierre Téqui éditeur, 1992, p. 95-98.

<sup>285</sup> *Œuvres Complètes*, Paris, Cerf, 2011, p. 200.

<sup>286</sup> CG, vol. II, LT 226, 9 mai 1897, 115, p. 985.

<sup>287</sup> Cf. Archimandrite SOPHRONY, *Starets Silouane, Moine du Mont-Athos (1866-1938) : Vie – Doctrine – Écrits*, Sisteron, Présence, 1996, p. 47.

<sup>288</sup> Cf. Ep 5, 32.

<sup>289</sup> Cf. la préface d'Henri de Lubac dans André RAVIER, *La Mystique et les mystiques*, Paris, DDB, 1965, p. 7-39.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entrave au plein exercice de *l'agapè*, c'est-à-dire un empêchement à vivre l'amour véritable dans toutes ses dimensions d'accueil et de don. À partir de l'âge de raison, il commence à engager sa responsabilité (et le cas échéant, sa culpabilité). En doutant de l'amour offert, en refusant volontairement de s'attacher ou de se séparer à cause de la douleur ressentie, il s'éloigne de ce à quoi il aspire le plus, l'amour, il porte atteinte à l'estime de soi et s'isole.

Pour une part, il est entraîné par des réactions spontanées de défense qui l'amènent à fuir ou à agresser, à refouler et à oublier, à nier la réalité, à accuser autrui et à se justifier, à régresser, à se replier sur soi, etc. La douleur affective induit dans sa blessure une certaine **inclination**, un penchant à s'égo-centrer en ramenant tout à lui ou à se suffire à lui-même<sup>300</sup> en dominant autrui. Cette tendance favorise des comportements d'indépendance ou de dépendance, la recherche de compensations, l'isolement.

Pour une autre part, au fur et à mesure de sa croissance, il devient pleinement responsable de ce qu'il vit. Il commence (ou non) à entretenir volontairement et à développer un comportement coupable qui perturbe la relation.

**Et plus tard, qu'en sera-t-il chez l'adulte ?**

***... qui se serait développé sur un choix d'indépendance ?***

Les parents de Paul envisageaient de divorcer<sup>301</sup>. Ils décidèrent d'un commun accord de ne pas en parler encore à leurs enfants de seulement dix et douze ans. La mère, cependant, rompit le silence peu de temps après. Elle leur dit : « Nous allons divorcer, papa et moi. Mais surtout, ne lui en parlez pas ! » Les enfants, jugulés par l'interdit maternel, firent semblants de tout ignorer.

Paul, l'aîné, avouera quinze ans plus tard : « J'avais préféré m'enliser dans le silence pour ne pas vendre la mèche et éviter à maman de souffrir à cause de nous. Papa lui en aurait voulu toute sa vie ! » Les parents divorcèrent. Paul resta dans ce même mutisme. Même aujourd'hui, il a encore l'impression de trahir sa mère lorsqu'il partage son secret. « Après le divorce, j'avais décidé d'utiliser mon silence pour faire comprendre à mes parents combien je souffrais. » Malheureusement, ses parents semblent ne s'être jamais demandés pourquoi leur fils était aussi taciturne et distant d'eux. « J'avais même décidé, ajouta-t-il, de ne jamais aimer une fille, de ne jamais m'approcher d'elle pour éviter de tomber dans le piège du couple. Cela fait trop souffrir de s'attacher à quelqu'un ! » Paul était indépendant. Jusqu'à présent, il n'avait besoin de personne. Son imaginaire et son intelligence lui suffisaient. Suffoquant de se taire, vivant comme un sauvage, il finit par accepter de rompre le silence et de dépasser la peur de trahir sa mère. Il brisa ce mur de non-dits qui l'avait isolé de la vie, des autres, et prit un chemin de liberté pour devenir lui-même.

### ***... qui se serait développé sur un choix de dépendance ?***

Floriane naquit dix ans après sa sœur. Enfant non désirée, elle décida très tôt de tout faire pour gagner l'amour de sa mère. Elle ne savait pas qu'elle se heurterait à une concurrence redoutable, celle de son père. Celui-ci était alcoolique. Il accaparait totalement l'attention de son épouse. Celle-ci voulait à tout prix le sortir de là. Elle ne se rendait pas compte de la souffrance de sa fille qui se démenait tant et plus pour attirer son regard. L'enfant faisait tout pour y arriver. Attentionnée, serviable, elle anticipait les besoins de ses parents jusqu'à s'oublier elle-même. Son seul souci était de les aider, sans rien attendre « apparemment » d'eux.

Ce n'est qu'à l'âge de trente-deux ans qu'elle découvrit qu'elle faisait spontanément barrage dès qu'autrui voulait lui venir en aide. Elle ne supportait pas l'amour gratuit. Il fallait d'abord qu'elle prouve qu'elle était quelqu'un de bien avant de s'accorder le droit d'être aimable. « Ce n'est pas par hasard que je suis infirmière. Je peux aller jusqu'à épuisement de mes forces, dans le plus total aveuglement. » La prise de conscience de sa dépendance à la souffrance d'autrui, pour se prouver à elle-même qu'elle avait de la valeur, la libéra. Elle se rendit compte en vérité qu'elle ne s'intéressait pas à l'autre, mais à elle-même. « Je m'abreuvais de cette souffrance pour avoir l'impression d'exister. » Sans ce dévouement continu, elle se serait trouvée face à sa béance existentielle et à son vide d'amour auxquels elle n'avait pas encore donné sens.

L'adulte peut voir ressurgir des réactions de défense à l'occasion d'un conflit relationnel (dispute, divorce...), d'une humiliation (licenciement, chômage...) ou d'une épreuve (accident, maladie...). Il a l'impression désagréable de ne pas être compris. Il est parfois dépassé par ce comportement inadapté qui l'isole de son entourage. Il doit affronter à la fois la pénibilité de l'événement actuel, qui le provoque à prendre de nouvelles décisions, et la résurgence de réactions anciennes qui s'imposent à lui au risque de le submerger. Un travail intérieur s'avère ici indispensable pour mieux comprendre ce qui est en jeu et réussir à l'assumer paisiblement.

Le sentiment de délaissement intérieur peut être tel qu'il retentit sur sa vie spirituelle. Une interrogation cruelle s'impose alors au croyant : « *Où est-il, ton Dieu*<sup>302</sup> ? *Pourquoi t'a-t-il abandonné*<sup>303</sup> ? » Il en vient même à se percevoir comme un orphelin, et un orphelin de Père.

### ***3. La blessure originelle***

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



de compensation et, par conséquent, bon nombre de nos blessures.

Il reste ceci : qu'il s'agisse du *psychique* supérieur (le secteur de la sensibilité organisé par la raison), ou du *psychique* archaïque (le secteur qui s'est structuré indépendamment de la raison), notre vie sensible se signale par un ensemble de caractéristiques qui la différencie nettement de la vie mentale.

– Tout d'abord, le psychisme est très dépendant du *physiologique*. Il est même profondément incarné. On le sait, l'imagination, les émotions correspondent à des zones précises du cerveau. Et l'expérience l'atteste amplement : des troubles somatiques ou, tout simplement, la fatigue, peuvent avoir des incidences immédiates sur l'humeur et favoriser telle émotion (désir, tristesse, plaisir, crainte, espoir, etc.). Il arrive même que des modifications physiologiques provoquent purement et simplement des mouvements passionnels (que l'on songe aux effets de l'alcool ou de la drogue).

– Ensuite, les affects du psychisme fonctionnent en étroite corrélation avec les sens, l'imagination et la mémoire. L'expérience, là encore, le montre assez : des perceptions sensorielles, des images, des souvenirs suffisent à provoquer des mouvements passionnels de désir, d'angoisse, de répulsion ou d'agressivité, avant même que la raison ait pu les prévenir et, parfois, malgré les protestations de la raison. *Le psychique* jouit en ce sens d'une autonomie certaine par rapport à notre esprit.

– En outre, *le psychique* fonctionne essentiellement selon le registre du plaisir, de la peine et de l'instinct de lutte (l'irascible). Aussi n'est-il pas spontanément accessible aux arguments de la raison, à moins qu'il ait été convenablement éduqué. Et c'est là une autre marque de son autonomie vis-à-vis de notre esprit.

– Enfin, *le psychique* se caractérise par son absence de recul critique vis-à-vis de ses propres mouvements. De là vient que nous ne sommes pas libres de ressentir telle émotion, tel désir au moment où ils surgissent (à moins que, bien sûr, nous les provoquions délibérément). Mais si nous ne sommes pas libres de ressentir, notre esprit nous rend capables en principe de décider de suivre ou non ces suggestions. Ceci nous conduit à examiner de plus près l'intelligence et la volonté libre qui se situent au « sommet » ou, si l'on préfère, au cœur de la personne humaine.

## **Le mental**

On se fera plus aisément une idée du rôle prépondérant de notre esprit en partant de l'expérience de l'amour humain.

## ***L'intelligence***

Nous aimons une personne en vérité dans la mesure où notre intelligence est capable de discerner quelque chose de sa valeur objective. Les sens et l'imagination s'en tiennent en effet à son aspect extérieur sensible, agréable, attirant, ou désagréable, repoussant. En revanche, notre intelligence est capable, en principe, d'accéder aux qualités les plus intimes de cette personne. Elle peut découvrir par exemple que, par-delà son apparence peu attrayante, se cache un cœur généreux avec aussi des marques d'égoïsme : cette personne peut être prodigue de son temps, mais avare de son argent, ou l'inverse. Alors que nos appréciations sensibles sont unilatérales et tout d'une pièce, nos évaluations intellectuelles, au contraire, sont susceptibles de nuances et d'approfondissements indéfinis.

Contrairement à ce que l'on pense souvent, l'intelligence n'est pas d'abord le pouvoir de raisonner ou une affaire de quotient intellectuel. Son acte propre est de lire ce qui, au-delà des

apparences, se trouve au fond des êtres (*intus legere*) afin de découvrir quelque chose de leur nature intime et de leur valeur véritable. Il est vrai néanmoins que, pour opérer au mieux de tels discernements, l'intelligence devra recourir aux procédures du raisonnement pour vérifier si ce qu'elle estime être ainsi l'est bien en vérité.

Précisons enfin que l'intelligence est la faculté par laquelle nous percevons notre identité personnelle (conscience de soi<sup>309</sup>) et jugeons de la valeur de nos actes en fonction de normes universelles (celles de la conscience morale).

### ***La volonté***

L'amour humain authentique est d'abord une affaire de volonté. Une telle affirmation semblera paradoxale et provocante pour qui ignore la vraie nature de la volonté. Celle-ci n'est pas d'abord ce pouvoir de fournir l'impulsion permettant d'agir malgré les résistances intérieures ou extérieures qui s'opposent à nos projets. C'est avant tout un pouvoir spirituel capable de se laisser attirer par le bien identifié par l'intelligence et, en conséquence, de décider librement les actes qui permettront d'honorer cette réalité aimable dont elle a éprouvé la séduction. Autrement dit, la volonté est cette puissance affective, distincte de l'affectivité sensible, par laquelle notre esprit aime, désire, se réjouit. Aussi, aimer quelqu'un, c'est fondamentalement vouloir qu'il existe et chercher son vrai bien. Un amour ne devient donc authentiquement humain que si l'esprit de l'homme, c'est-à-dire l'élan de sa volonté, docile aux vues véritables de l'intelligence, s'efforce de faire converger harmonieusement vers la personne aimée *le psychique* (l'affectivité sensible) et le corporel.

### ***Le pouvoir libérant de l'esprit***

En tout ceci, *le mental* manifeste son aptitude à opérer un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même et à ses propres œuvres, au mépris du bien d'autrui. Son mouvement s'oppose clairement à l'amour du prochain. Si nous pensons l'aimer, c'est uniquement pour nous l'approprier. De fait, l'attachement que nous lui donnons à voir n'est que l'expression de notre amour-propre. Il masque subtilement notre égoïsme, notre incapacité à recevoir d'autrui et à lui donner amour ou bienfait. N'étant plus en état d'accueillir gracieusement ses dons, nous lui subtilisons tout ce dont nous avons besoin pour cacher le vide qui nous habite. On en revient toujours là : notre cupidité n'a pour fonction que de combler la béance existentielle qui nous aspire dans notre vide de Dieu. Cette avidité à prendre, puis à retenir à soi, entrave notre aptitude à donner. Elle renforce notre crainte de manquer. Voici deux exemples.

1. Un jeune homme faisait partie des meilleurs spécialistes mondiaux dans le domaine spatial. Malgré de nombreuses confirmations de sa compétence et de ses qualités de manager par sa direction, il souffrait d'une auto-dévalorisation chronique. Elle le rendait amer. Rien ne cautérisait la vieille blessure narcissique que son père avait ouverte en se moquant de lui. Sa quête perpétuelle de valorisation ne remplissait pas le gouffre intérieur que lui-même creusait. Chaque invention nouvelle qui le propulsait au pinacle de la recherche l'enlisait un peu plus dans son marasme intérieur.

On voit ici comment nous pouvons demeurer dans une dépendance aliénante et nourrir un égoïsme qui peut être ravageur. Cet homme ressentait un danger intérieur à quitter le regard moqueur de son père à cause de

l'angoisse de séparation qui lui était conjointe. Il accentuait davantage encore l'égoïsme de fond qui le maintenait dans une certaine confusion, un manque identitaire, un isolement relationnel (figure 5). Seul un travail approfondi sur la nécessité de faire le deuil de ses attentes paternelles (c'est-à-dire d'un regard valorisant, d'une parole gratifiante) lui permit de quitter les chemins de l'enfance pour s'actualiser aujourd'hui dans le réel de sa vie d'adulte.

2. Un homme de quarante-quatre ans avait bénéficié de postes importants dans une entreprise prestigieuse. Il se retrouva au chômage après quinze années de bons et loyaux services. Sa perspicacité notoire avait fait de lui un homme incontournable. Malheureusement, il n'avait intérieurement pour consistance que l'image de la réussite qu'il donnait copieusement à voir. Il



Figure 5

était devenu complètement dépendant du succès qui lui donnait l'illusion d'être lui-même. L'inactivité brutale liée à cette rupture professionnelle l'anéantit. Il plongea dans une dépression réactionnelle. Pour la première fois de sa vie, il toucha à sa fragilité existentielle. Il n'en resta pas là cependant. Cette expérience contraignante lui permit de changer radicalement ses valeurs. Il les remplaça par des richesses plus comblantes pour son âme. Le don de soi prit alors, chez lui, un sens véritable.

### ***Une relation perturbée***

La suffisance et l'égoïsme ont pour conséquence directe de perturber nos relations avec le prochain. Deux options ici sont possibles : le refus de s'attacher, par suffisance et esprit d'indépendance, nous conduit au mépris et à la **domination** de l'autre, puis à l'indifférence ; le refus de se séparer par égoïsme nous mène à la **captation** de l'autre et à la confusion.

– Dans le premier cas, la suffisance engendre le mépris. Dans toute discussion, nous avons la certitude d'avoir raison. La relation de pouvoir en est l'exemple typique. Dès que nous exerçons une autorité, même une banale responsabilité, nous pouvons être guettés par ce danger si nous ne sommes pas vigilants. Une forme de jouissance dûe à la vanité peut s'emparer de nous. Nous goûtons à une toute-puissance qui nous plonge dans l'illusion sur nous-mêmes. Ce mode de relation nous conduit invariablement à vouloir dominer.

Que se passe-t-il plus précisément ? Un sentiment de mépris prend place dans notre cœur dès que nous nous élevons à un rang qui ne nous correspond pas. Jean-Claude Larchet écrit à propos de l'homme méprisant : « S'il méprise son prochain et le rabaisse, c'est encore parce qu'il nie Dieu (en l'autre) en se mettant à sa place, et par là nie *l'image de Dieu* en ses semblables qui fait de chacun d'eux un fils de Dieu en puissance<sup>324</sup>. » Cette négation de Dieu en l'autre, qui peut tous nous concerner, conduit à nier ce qui fonde notre dignité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



<sup>290</sup> Sg 1, 13.

<sup>291</sup> Cf. Ps 116 b (115), 15.

<sup>292</sup> Saint MAXIME LE CONFESSEUR, cité dans Kallistos WARE, *Approches de Dieu dans la Tradition orthodoxe*, Paris, DDB, 1982, p. 76.

<sup>293</sup> Cf. Gn 3, 5.

<sup>294</sup> Cf. 2 P 2, 4 ; Ap 12, 7-9.

<sup>295</sup> Cf. Jean-Claude LARCHET, *Thérapeutique des maladies spirituelles*, Paris, Cerf, 2000, p. 39-128. ID., *Théologie de la maladie*, Paris, Cerf, 1991, p. 24-52.

<sup>296</sup> *Somme théologique*, Paris, Cerf, 2004, vol. I., Ia q. 75, a. 5, p. 658.

<sup>297</sup> Aptitude d'un individu à se construire et à vivre de manière satisfaisante en dépit des circonstances traumatiques. Cf. Boris CYRULNIK, *Un merveilleux malheur*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2002, p. 185-188.

<sup>298</sup> Le narcissisme est le fondement de la confiance en soi. Cf. Sigmund FREUD, *Pour introduire le narcissisme*, Paris, Payot, 2012, p. 66-82.

<sup>299</sup> CEC, n° 404, p. 91.

<sup>300</sup> On doit distinguer ici la nécessaire autonomie (capacité à se gérer soi-même dans une relation saine) et l'inclination à la suffisance (tendance malheureuse à se suffire à soi-même en s'isolant).

<sup>301</sup> Les exemples rédigés dans ce livre ont été modifiés pour ôter toute identification possible avec des personnes ou des faits réels. Ceux qui apparaissent entre guillemets ont été retranscrits intégralement, tels qu'ils ont été écrits, avec l'aimable autorisation de leur auteur.

<sup>302</sup> Ps 41 (42), 4.

<sup>303</sup> Ps 21 (22), 2.

<sup>304</sup> Gn 3, 5.

<sup>305</sup> ARISTOTE, *De l'âme*, traduit par Jules Tricot, Paris, J. Vrin, 2010, II, 4-5, p. 108-127 ; III, 3-5, p. 188-210.

<sup>306</sup> On doit signaler ici que, pour saint Augustin, sainte Catherine de Sienne, saint Jean de la Croix et bien d'autres auteurs, l'esprit de l'homme recouvre, en plus de l'intelligence et de la volonté, la mémoire spirituelle, ces trois facultés renvoyant respectivement au Fils, au Saint-Esprit et au Père.

<sup>307</sup> Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, Paris, Cerf, 2004, vol. I, Ia q. 78-83, p. 686-724 ; vol. II, Ia IIae q. 3, p. 33-41 ; vol. III, IIa IIae q. 24, p.

168-181 ; q. 175, p. 996-1003. Cf. aussi Henri DE LUBAC, « Anthropologie tripartite », dans *Théologie dans l'histoire*, vol. I, Paris, DDB, 1990, p. 115 s. Éric DE MOULINS-BEAUFORT, *Anthropologie et mystique selon Henri de Lubac*, Paris, Cerf, 2003, p. 95-115.

<sup>308</sup> Plusieurs auteurs ont souligné cette situation intermédiaire du psychique : Gérard DORSAZ, *Psycho-spiritualité, L'alliance qui guérit*, Paris, Presses de la Renaissance, 2008 ; Denis BIJU-DUVAL, *Le psychique et le spirituel*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2001 ; Jean-François CATALAN, « Psychisme et vie spirituelle », DSp XII, col. 2569-2605 ; Pascal IDE, *Mieux se connaître pour mieux s'aimer*, Paris, Fayard, 1998.

<sup>309</sup> À noter que cette dimension de l'intelligence qu'est la mémoire de l'esprit joue un rôle essentiel en ce domaine.

<sup>310</sup> Rm 8, 16.

<sup>311</sup> Ga 5, 25.

<sup>312</sup> Ga 2, 20.

<sup>313</sup> 2 Co 3, 17.

<sup>314</sup> Rm 8, 16.

<sup>315</sup> Ga 4, 6.

<sup>316</sup> 1 Th 5, 23.

<sup>317</sup> Ga 5, 17.

<sup>318</sup> Cf. ORIGÈNE, *Commentaire sur saint Jean*, vol. V, Paris, Cerf, 1992, SC n° 385, XXXII, XI, 123, p. 241-245.

<sup>319</sup> CEC, n° 1849.

<sup>320</sup> Saint AUGUSTIN, cité dans CEC, n° 1850, note 4, p. 391.

<sup>321</sup> Gn 4, 14.

<sup>322</sup> Cf. Pascal IDE et LUC ADRIAN, *Les sept péchés capitaux ou ce mal qui nous tient tête*, Paris, Mame-Edifa, 2002, p. 35-51.

<sup>323</sup> Cf. 1 Co 4, 7.

<sup>324</sup> Jean-Claude LARCHET, *Thérapeutique des maladies spirituelles*, Paris, Cerf, 2000, p. 265.

<sup>325</sup> Il faut cependant nuancer ce propos et remarquer ici que tout ne peut pas s'expliquer par le péché (qui est un acte volontaire) ou le vécu d'une blessure (qui est initialement innocence). D'autres causes non spirituelles peuvent en être l'origine (maladie mentale, handicap cérébral, trouble

biologique ou génétique, etc.).

<sup>326</sup> Lc 15, 11-32.

<sup>327</sup> Yvette TOESCA, *L'enfant de deux à dix ans, Guide psychologique pour les parents et les éducateurs*, Issy-les-Moulineaux, Les Éditions ESF, 1984, p. 20-66.

<sup>328</sup> Rm 7, 19.

<sup>329</sup> Voir entre autres sur ce thème : Maxime GIMENEZ, *La guérison spirituelle*, 3 volumes, Paris, Cerf, 2003-2007 ; Pascal IDE, *Connaître ses blessures*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 1999 ; Dennis LINN, Matthew LINN et Sheila FABRICANT, *Pratique de la guérison des souvenirs*, Paris, DDB, 1990 ; Jean MONBOURQUETTE, *Comment pardonner, Pardonner pour guérir, Guérir pour pardonner*, Montréal, Novalis / Paris, Centurion, 1998 ; Michael SCANLAN, *Puissance de la prière, La guérison intérieure*, Paris, Pneumathèque, 1976 ; Bernard UGEUX, *Guérir à tout prix ?* Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2000.

<sup>330</sup> Une circonstance analogique est un moment de la vie quotidienne qui reproduit sur le mode sensoriel un ou plusieurs éléments d'un événement traumatisant du passé et en réactive ainsi le souvenir.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

conscience des multiples gages de son amour pour nous. Voilà qui devrait nous inciter à puiser en Dieu de puissants motifs pour nous tourner vers demain et à assumer courageusement notre pèlerinage à la suite du Christ. Ce sont bien ces différentes dimensions de l'accompagnement que la pédagogie de ces retraites entend mettre plus particulièrement en avant.

En outre, l'écoute attentive et bienveillante, offerte aussi dans le cadre de l'accompagnement spirituel « classique », favorise la libération de la parole, les prises de conscience, voire l'expression des émotions. Elle nous aide à nous réapproprier notre histoire et à mieux assumer notre identité en libérant « une » parole qui devient « nôtre ».

Une telle retraite s'emploie aussi à nous exposer à l'action vivifiante de la parole de Dieu. Celle-ci vient nous interpeller à travers la parole des Prophètes, des Psaumes et des Évangiles. Elle confronte la subjectivité de notre histoire à la Vérité<sup>341</sup>. Elle nous fait entrer ainsi dans le réel du dessein sauveur. En éclairant le sens de notre histoire, la méditation des Saintes Écritures nous aide à reprendre notre vie en main.

Le fait même d'être en vérité avec nous-mêmes nous libère, et favorise la résurgence et l'expression d'un vécu enfoui. Dans le cadre de ces retraites, l'accompagnateur nous autorise à accueillir, puis à traverser les émotions qui surgissent spontanément et dont nous ne mesurons pas toujours l'impact intérieur. En effet, elles peuvent contrarier ou même entraver notre progression spirituelle lorsqu'elles sont refoulées ou mal assumées.

Les prises de conscience peuvent porter sur certaines blessures susceptibles de fausser l'image de Dieu, de soi-même et d'autrui. Elles peuvent aussi porter sur des blocages consécutifs à des péchés commis dans le passé.

Dans cette perspective, la pédagogie des retraites de guérison intérieure propose un ensemble structuré d'exercices qui sont autant de médiations par lesquelles la grâce du Christ vient favoriser des prises de conscience libératrices. En ce sens, ces moyens nous aident à repérer parfois des blessures du passé – voire leur origine – la façon dont elles continuent à influencer nos réactions présentes. Ils nous disposent par conséquent à prendre la distance nécessaire pour ne plus être dupes de leurs scénarios répétitifs.

Parmi ces médiations favorisant des prises de conscience, mentionnons l'adoration eucharistique et les célébrations liturgiques, les sacrements, les lectures bibliques proposées à la méditation, les enseignements dispensés par les animateurs, un travail d'intégration personnelle à partir d'un livre de cheminement<sup>342</sup>, la mise en œuvre prudente des charismes<sup>343</sup>, tout cela faisant l'objet d'une reprise lors des échanges quotidiens avec l'accompagnateur.

L'accompagnateur, à la différence du thérapeute, n'est pas l'interlocuteur principal. À l'instar de Jean-Baptiste, son rôle se limite à nous reconduire sans cesse au Christ et à nous exposer à sa lumière.

– Ce qu'il offre, d'abord et surtout, c'est son écoute bienveillante, attentive et priante.

– Il lui revient aussi de nous aider à formuler, sous le regard du Christ, la façon dont nous pensons avoir vécu les épisodes-clés de notre histoire. Il se garde bien de chercher à interpréter un tel vécu personnel. Pour déjouer le risque potentiel d'y être entraîné en tant qu'accompagnateur, il peut s'appuyer entre autres sur deux questions importantes : « Comment le savez-vous ? Qu'est-ce qui vous le fait dire ? »

– De plus, il s'efforce d'être le témoin de cette pédagogie

providentielle par laquelle Dieu n'a jamais cessé de nous accompagner depuis l'origine de notre existence jusqu'à aujourd'hui.

– Enfin, avec le tact et l'humilité nécessaires, il nous propose quelques conseils pour nous remettre avec confiance et docilité au souffle de l'Esprit.

En tout cela, l'accompagnateur se montre particulièrement soucieux de respecter notre liberté et nos choix personnels.

Il vérifie que nous prenions les moyens nécessaires au développement de notre vie chrétienne. En effet, et il faut le remarquer ici, la libération favorise la croissance spirituelle, elle ne la remplace pas. On ne substitue pas une formation à la vie spirituelle par des retraites de guérison intérieure. Se focaliser sur la guérison entraverait le déploiement de la grâce en nous. C'est pourquoi, à la différence de l'accompagnement spirituel classique qui s'inscrit bien dans la durée, la démarche de libération quant à elle ne peut être que ponctuelle et très limitée dans ses objectifs immédiats. Elle ne constitue qu'un aspect, qu'une étape d'un itinéraire spirituel. On attire d'autant plus l'attention des retraitants sur ce point que nombre d'entre eux pourraient être tentés de considérer l'accompagnement spirituel sur le modèle de ce qu'ils ont vécu au cours d'une telle démarche et de réduire l'ensemble de la vie spirituelle elle-même à une libération intérieure à reprendre sans cesse. Ce contresens aurait pour effet pernicieux de fixer la personne sur la problématique de la guérison. Aussi les accompagnateurs insistent-ils fréquemment sur le fait que la retraite se borne à déblayer le terrain pour leur permettre de s'engager plus résolument sur un chemin de sainteté. Illustrons-le par un exemple.

Matthieu entra au monastère à dix-huit ans. Quelques années plus tard, il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



jamais de guérison intérieure sans conversion ; sans que nous revenions de tout notre cœur au Seigneur qui ne cesse de nous aimer ; sans que nous prenions mieux conscience de sa fidélité envers nous et de notre péché ; sans que nous entrions dans un repentir sincère et la décision de changer de vie par une certaine ascèse de comportement.

Il n'y aura pas non plus de réouverture à la vie, aux autres, au monde, sans nous laisser aimer ; sans renoncer au mal et à des compensations nocives qui nous en rendent complices ; sans traverser le deuil des attentes infantiles avec le courage de lâcher prise malgré la peur de souffrir, de manquer ou de perdre quelque chose à laquelle nous tenons ; enfin, sans croissance de l'amour et du don de soi.

On touche là à un point névralgique. Nous restons accrochés à des substituts d'être (avoirs, pouvoirs, paraître) pour pallier les conséquences du mal que nous avons subi. Nous avons peur de les lâcher. Nous sommes invités au courage, à renoncer à la toute-puissance en acceptant la nécessaire frustration et en nous appuyant sur la force divine. Nous sommes conviés à lâcher les bénéfices secondaires de la souffrance (attirer l'attention d'autrui, nous faire plaindre, etc.) et nos attentes infantiles, à quitter nos raisons d'être tristes en consentant au manque et à la perte afin d'accueillir le don de Dieu. Ce lâcher-prise est difficile. Il demande du courage, le « courage d'avoir peur<sup>352</sup> » car il peut être vécu comme une « mort » potentielle. L'expérience montre pourtant qu'il n'en est rien : notre véritable identité, notre être profond avec sa pleine capacité à aimer et à se donner, demeure, même dans l'épreuve du mal ou du malheur. De fait, selon Origène et la plupart des Pères de l'Église, l'image divine, en laquelle notre âme est façonnée, ne peut pas être détruite<sup>353</sup>.

Depuis que le Christ est ressuscité, la mort précède la vie. Elle débouche sur plus de vie. Puisqu'elle a été engloutie par la Vie, nos peurs de perdre sont devenues vaines et imaginaires. Thérèse de l'Enfant-Jésus, pourtant dans les affres de l'agonie, en donne l'exemple avec ces mots : « Je ne meurs pas, j'entre dans la vie<sup>354</sup>. »

### **Un nouveau choix**

Quitter la dynamique égocentrique et la valorisation de l'amour-propre nécessite une rupture radicale et un renoncement.

Dans la vie de Thérèse de Lisieux, le moment charnière qui la fit passer de l'immaturité psychoaffective à la voie d'enfance spirituelle fut le fameux épisode de Noël 1886. Jusque-là, elle était dominée par ses émotions et demeurait bloquée malgré ses efforts. Elle pleurait pour un rien, puis pleurait d'avoir pleuré<sup>355</sup>. Elle n'arrivait pas à se décentrer d'elle-même. Or, au Noël de ses quatorze ans, son père la provoqua par une réflexion de douloureuse lassitude : « Enfin, heureusement que c'est la dernière année<sup>356</sup> !... » Il se produisit alors dans le cœur de Thérèse une crise abrupte, à la fois humaine et spirituelle : allait-elle céder à la tentation de se replier sur son chagrin ? Thérèse choisit une autre voie : elle sécha ses larmes et décida de changer de vie. Elle redescendit l'escalier des Buissonnets comme si de rien n'était. La voie de l'enfance spirituelle s'inaugurait pour elle à travers un « oui » fécondé par la grâce de Dieu. Elle retrouvait la maîtrise d'elle-même, accédant ainsi à une plus grande liberté intérieure.

Dans notre histoire personnelle aussi, Dieu est souvent intervenu pour nous inviter à prendre une décision analogue à celle de Thérèse en ce Noël 1886. Peut-être n'avons-nous pas eu

la force d'accueillir cette invitation du fait des renoncements qu'elle exigeait ? C'est en tout cas dans cette perspective que l'on doit comprendre l'importance accordée aux prises de conscience des blessures du passé. Elles seraient de peu de valeur si elles ne nous conduisaient pas à poser le choix d'une ouverture généreuse, là même où nous avons autrefois opté pour le repli égoïste sur nous-mêmes. En nous replaçant symboliquement devant la situation ou l'événement-clé qui nous a conduits à dire « non », la pédagogie de la retraite nous permet de découvrir qu'avec la grâce de Dieu, le chemin du « oui » généreux, aujourd'hui encore, nous est offert et le sera toujours. Nous pouvons quitter l'impression de honte de soi en demeurant sous le regard bienveillant de Dieu, choisir d'achever un deuil en consentant au dépouillement et entrer dans la voie de l'enfance spirituelle pour vivre dorénavant dans la circulation d'amour.

### **Le pardon et la réconciliation**

Le pardon est une cheville ouvrière de la libération. Il se distingue de l'excuse, raison alléguée pour expliquer ou atténuer la faute de l'offenseur. Dans sa version authentique d'amour désintéressé et de don de soi, le pardon est toujours l'œuvre de Dieu dans notre cœur. Il procède de l'*agapè*, c'est-à-dire de l'Amour divin offert gratuitement à celui qui le demande avec foi. Il naît de l'œuvre de salut du Christ qui rachète toutes nos dettes par sa Passion sur la croix.

Le pardon conduit à la réconciliation avec Dieu, avec nous-mêmes, avec la vie et, s'il est réciproque, avec autrui.

### ***La réconciliation avec Dieu***

La demande de pardon suit habituellement la consolation et la libération offertes par Dieu. Avoir saisi concrètement que, dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

notre sanctification.

La société, imprégnée de nos rêves de toute-puissance, nous porte au déni de nos blessures. Et nous nous dérobons à l'expérience de nos limites, nous nous détournons de tout ce qui pourrait nous rappeler notre faiblesse : le vieillissement, la maladie, le handicap (par exemple la trisomie 21) qui caractérisent pourtant notre condition humaine. Et quand ces limites s'imposent à nous, nous nous imaginons pouvoir les surmonter en nous appuyant uniquement sur nos seules ressources humaines : par exemple, en misant toutes nos attentes sur la technique censée nous assurer un jour la toute-puissance. Bref, l'homme contemporain aspire à ne dépendre que de lui seul.

C'est un tout autre regard que la foi chrétienne pose sur nos fragilités et nos blessures. Il y a là un possible chemin de croissance évangélique. Là où la blessure nous accable, nous sommes invités à prendre appui sur Dieu pour nous redresser et oser pénétrer dans le mystère même de son amour. La perception de nos fragilités est un puissant vecteur de notre union à Dieu. Elle nous met en demeure de nous abandonner volontairement dans la Sainte Famille, comme le faisait Thérèse, avec une audacieuse confiance en la divine Bonté<sup>362</sup>. Loin d'être un obstacle, elle devient un moyen privilégié de sanctification, « l'ascenseur<sup>363</sup> » qui nous établit, par une filiale confiance, dans les bras de Dieu.

Comment ne pas penser ici aux plaies toujours ouvertes que Jésus ressuscité<sup>364</sup> présente à Thomas : ne sont-elles pas la marque indélébile de sa Passion, le signe permanent de l'amour par lequel il s'est livré pour notre salut une fois pour toutes ?

Et, d'une certaine manière, n'en va-t-il pas de même pour nos propres blessures encore béantes ? Pourvu qu'elles soient

intégrées dans un chemin de conversion, elles peuvent être transfigurées en signe lumineux de notre attachement au Christ et devenir le mémorial de notre réconciliation avec lui, la promesse d'une gloire à venir.

Telle est la véritable perspective dans laquelle nous devons considérer la guérison intérieure. Elle implique conversion, désir de changer sa vie. Elle nous fait revenir à Dieu, reconnaître que nous dépendons filialement de lui. Elle nous apprend à nous confier à sa miséricorde, à goûter à sa puissance manifestée à travers notre pauvreté. Ainsi, la blessure, par la fragilité qu'elle engendre, peut participer à la construction de notre identité et au déploiement de notre mission propre. N'est-ce pas l'angoisse de séparation et le manque maternel qui ouvrirent le cœur de sainte Thérèse à la voie de la confiance et, ainsi, à une maternité spirituelle envers « les petites âmes » ? Lorsque la rencontre personnelle avec le Christ permet de l'évangéliser, la blessure rend témoignage à l'être original que je suis déjà et que je suis appelé à accomplir avec la grâce de Dieu. Elle favorise notre sanctification en nous entraînant dans la « vallée fertile » de l'humilité<sup>365</sup>, en nous heurtant, péniblement certes, à nos incapacités à aimer, à donner, à pardonner.

### **La dynamique du salut**

La guérison intérieure nous y introduit. Nous avons besoin d'être délivrés de trois drames qui empoisonnent notre vie, trois drames dont Dieu n'est en aucun cas responsable. Il s'agit d'abord du *mal* du péché (en commençant par l'orgueil) avec ses conséquences, alors que nous aspirons à une certaine pureté, une **sainteté** de vie. Nous souffrons ensuite de difficultés relationnelles dans nos familles ou au travail, cause d'*isolement* douloureux, alors que nous aspirons à vivre en **communio**n les uns avec les autres, avec la création et, surtout, avec Dieu. Seul,

le Christ, Prince de la Paix, en est capable et peut nous la donner. Enfin, nous sommes confrontés au drame de la *mort*<sup>366</sup>, pourtant naturelle dans la création (pour les autres créatures qui n'appartiennent qu'à ce monde transitoire), mais scandaleuse au cœur de l'homme car étant la conséquence du péché d'origine. Le Sauveur nous apporte la promesse de l'**éternité** à laquelle nous pouvons goûter dès maintenant, par grâce, en collaborant avec Dieu au moyen des trois armes que sont l'humilité, l'affection filiale envers Dieu et le consentement au dépouillement.

Par l'exemple de sa vie, Thérèse a démontré qu'on ne guérit pas toujours des blessures les plus profondes. La souffrance de l'exil habitait son cœur, mais elle apprit à lui donner un sens fécond, pour elle source de paix et de joie. En conséquence, si l'on guérit progressivement de certaines réactions (comme des attitudes agressives, de la tristesse, du découragement, de la culpabilité) ou de tendances au péché (avec leur lot de mauvaises habitudes, de blocages, d'aliénations intérieures, de dépendances), par contre, une certaine souffrance et l'inquiétude existentielle persistent habituellement, tout en changeant de coloration. C'est le lieu par excellence où Thérèse expérimentait dans sa fragilité la puissance de Dieu contre les forces de mort et de ténèbres. Ce n'est pas en se raidissant qu'elle triomphait, mais en accueillant le don de Dieu.

« Ne craignez pas de lui dire que vous l'aimez, même sans le sentir, c'est le moyen de forcer Jésus à vous secourir, à vous porter comme un petit enfant trop faible pour marcher<sup>367</sup>. »

Cette disposition intérieure d'affection filiale et d'abandon confiant rejoint si fortement le cœur de Dieu qu'il est en quelque sorte « obligé<sup>368</sup> » de nous garder et d'intervenir en notre faveur. « J'ai compris qu'il n'y a qu'à prendre Jésus par le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



d'un certain bien. Plus précisément, elles affectent la circulation de l'amour, mais de manière et pour des raisons très différentes.

– La maladie spirituelle, par notre libre choix, nous soustrait au dynamisme de l'amour. À ce titre, elle relève du péché (du mal commis), même lorsque ce choix a été facilité par une fragilité résultant d'une blessure.

– La blessure, quant à elle, se forme indépendamment de notre libre arbitre. Si elle gêne ou, même, entrave la circulation de l'amour, elle reste de l'ordre du mal subi. Certes, le mouvement émotionnel et les réactions suscitées par telle situation douloureuse ou tel épisode déstabilisant du passé favorisent la mise en place de structures de repli sur soi ainsi que la tentation de l'autosuffisance. La blessure, cependant, considérée en son origine, n'engage pas notre responsabilité morale ou spirituelle.

L'accompagnement spirituel doit donc maintenir la **distinction de principe** entre l'innocence blessée et l'attitude de fermeture résultant de nos choix. Pourtant, si cette distinction est claire en elle-même, il est souvent bien difficile d'opérer ce discernement dans les faits. La frontière entre les deux n'est pas étanche. Ainsi, bien que la blessure relève à son origine du mal subi, son devenir dépend aussi de ce que nous en faisons, de la manière dont nous l'assumons dans nos choix ultérieurs. De la blessure subie, il est aisé de passer au péché commis. Le péché peut envenimer, « infecter » ce qui n'était au début qu'une blessure.

Il reste ceci : de ces deux maux, la maladie spirituelle est assurément le plus grave. Le péché fragilise la vie de l'Esprit en nous. Lorsqu'il procède de l'orgueil véritable, il va jusqu'à nous priver de la vie de communion avec Dieu et compromet toute saine relation avec autrui. C'est d'abord le péché avec ses conséquences qui nous rend esclaves. C'est donc de son emprise qu'il importe avant tout d'être libérés.

Par sa victoire sur la croix, le Christ nous a libérés de l'emprise du péché et nous a ouvert l'accès à la vie nouvelle : cette existence de ressuscité qui nous établit dans la communion avec Dieu et avec nos frères. Il revient au sacrement, en particulier celui de la réconciliation, de restaurer cette vie nouvelle d'enfants de Dieu que le péché affaiblirait ou nous ferait perdre.

D'un autre côté, certaines blessures, sans compromettre la vie de la grâce, peuvent peser néanmoins sur notre liberté au point d'en gêner, d'en rendre l'exercice particulièrement difficile.

Telle est la perspective dans laquelle s'inscrit la démarche de libération intérieure décrite dans ce livre. En accueillant la visitation du Seigneur dans tous les épisodes (heureux ou malheureux) de notre histoire, cette démarche vise à libérer le plein déploiement de l'*agapè*, c'est-à-dire la charité dans toutes ses dimensions. Car, au fond, ce qui perturbe l'exercice de la charité, c'est tout simplement de ne pas être intimement convaincus du fait que Dieu nous aime en vérité et que nous sommes précieux à ses yeux. Le propos de la « guérison intérieure » est justement de nous aider à faire l'expérience libératrice de cet amour que Dieu nous porte personnellement. Une telle libération ne peut être que l'œuvre de la grâce même si elle requiert, il est vrai, notre libre consentement et les efforts de notre volonté.

La pratique de l'accompagnement a permis de découvrir, en outre, que la présence maternelle de Marie et la figure paternelle de Joseph pouvaient apporter ici une aide considérable. Ceux que le Christ s'est choisis pour parents constituent des médiations plus sensibles, plus parlantes de son amour libérateur et, par conséquent, nous disposent à mieux nous en imprégner.

La troisième partie qui s'ouvre ici, moins explicative, plus méditative, nous introduit en Famille, près de la Mère de Dieu et de saint Joseph. Nous y contemplons la femme en Marie, l'homme en Joseph, à la lumière de la parole de Dieu (chapitres 1 et 2). Celle-ci nous offre les repères indispensables dont nous avons besoin pour naviguer dans les eaux troubles de notre temps. Elle nous révèle ce qui singularise la femme de l'homme, l'homme de la femme, à travers la manière avec laquelle Dieu s'adresse à chacun d'eux. Il devient possible de cibler quelques différences et de montrer leur complémentarité dans la communion des personnes au sein du couple. À travers ce travail est esquissée une théologie de l'homme et de la femme que d'autres affineront.

Le chapitre 3 décrit l'expérience intérieure d'une croissance spirituelle dans la Sainte Famille, dans le cadre particulier d'une démarche de libération. L'œuvre de salut du Christ commence en chacun de nous, dans l'Église, par une nouvelle naissance d'en haut, « *d'eau et d'esprit* », « en » Marie. C'est une réouverture de notre capacité à recevoir la vie et l'amour, particulièrement dans nos blessures intérieures où s'étaient développées des réactions défensives, où nous avons posé peut-être des choix de rupture de la relation. Là où nous étions repliés sur nous-mêmes, nous réapprenons à accueillir, à nous laisser aimer par Dieu et par nos proches.

Le chapitre 4 retrace quelques grandes étapes de notre croissance humaine et spirituelle à l'école du Christ encore enfant, dans l'intimité de sa Famille. À travers des exemples concrets, des exercices spirituels à la portée de tous, est mise en évidence la pédagogie de la démarche de libération intérieure : prendre conscience de nos résistances involontaires qui appartiennent à la part d'innocence blessée ; découvrir quels ont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

spécifiant et en respectant une manière très complémentaire, féminine ou masculine, de travailler et d'être présents à la maison auprès des enfants ?

Réalisons-nous les conséquences humaines et spirituelles d'un tel fait ? Si la société ne réussit pas à s'adapter pour assurer une équitable parité, si les femmes se détournent de leur vocation à enfanter, si elles ne sont plus prêtes à se donner pour que leurs enfants deviennent des hommes et des femmes accomplis, que deviendront nos enfants ? Des êtres comblés de choses matérielles, certes, mais meurtris au plus profond d'eux-mêmes parce qu'ils auront manqué d'un amour essentiel : celui d'une mère prête à donner sa vie pour ses enfants.

Dieu a besoin de la femme pour transmettre sa vie comme il a besoin de l'homme pour déléguer sa paternité. Donner sa vie, c'est verser son sang. Quand on a perdu tout son sang, on a perdu la vie. Verser son sang pour donner la vie est inscrit dans la nature féminine. Les règles en sont le signe magnifique.

La femme donne d'autant plus sa vie à ses enfants qu'elle est aimée par son mari. Son corps est ordonné à l'accueil de la vie. Cette réalité physique est le signe d'une réalité spirituelle, qu'elle y consente ou non. La femme est le temple de la vie, l'homme ne l'est pas. Ainsi s'exprimait un rabbin : « Quand je m'approche de mon épouse, j'accomplis un acte sacerdotal car je pénètre dans le temple de la vie. »

Entre l'Esprit Saint et la Mère de Dieu, il y a une complicité particulière : celle de la maternité. Dieu lui a donné, de fait, une maternité unique. À la question : « *Comment cela va-t-il se faire ?* », l'archange répondit : « *L'Esprit Saint viendra sur toi*<sup>414</sup>. » Parce que le Saint-Esprit repose sur Marie, celle-ci devint le Temple de l'Esprit et la Mère du Fils de Dieu.

Là où l'homme-époux offre sa vie pour sa femme, l'épousée-

mère la donne pour son enfant. Elle peut mener ainsi à son achèvement une qualité plus spécifiquement féminine : renoncer à elle-même pour l'autre, donner sa vie pour ses enfants. Certains judaïsants rapportent le mot hébreu *ishèh* (tiré d'*èsh*, le feu) à *ishah* (tiré d'*iysh*, l'homme) : il signifie « sacrifice », « offrande consumée par le feu en l'honneur de Dieu<sup>415</sup> ».

### **Un être de communication**

*Hawwah*, Ève, signifie aussi « communiquer, raconter, annoncer<sup>416</sup> ». La femme est un être de relation et de communication. La fillette habituellement parle six mois plus tôt que le petit garçon. À neuf ans, elle a dix-huit mois d'avance verbale sur lui. Anatomiquement, l'aire corticale du langage est plus développée dans le cerveau féminin.

La tradition juive raconte avec humour que Dieu créa le monde en dix paroles. Il en donna neuf à la femme et une seule à l'homme<sup>417</sup>. Cela ferait partie de la nature de l'homme et du père de ne dire qu'une parole quand la femme en prononce neuf !

Dans les Évangiles, on entend la Mère de Dieu à l'Annonciation, auprès d'Élisabeth lors du Magnificat, au Temple de Jérusalem quand Jésus a douze ans et aussi à Cana au début du ministère du Christ. Joseph, quant à lui, reste silencieux : il est dit toutefois qu'il prononce le nom de Jésus.

Prendre du temps pour écouter sa femme, voilà un bon service rendu par l'époux dans la vie conjugale. La femme a besoin de parler. Elle a surtout besoin d'être écoutée et comprise dans ce qu'elle ressent et pense. On l'entend trop souvent dire à propos de son conjoint : « Ce n'est pas la peine, il ne m'écoute pas ! » Inversement, respecter patiemment son mari qui peut avoir quelque peine à parler de sa vie intérieure et émotionnelle, voilà aussi un bon service rendu par l'épouse !

## Une intuition prophétique

La sœur aînée de Moïse porte le même prénom que la Mère de Dieu. *Mir(e)yâm* est considérée comme une prophétesse<sup>418</sup> par la tradition rabbinique. Celle-ci rapporte qu'elle aurait prophétisé à ses parents la venue d'un fils et d'un libérateur pour Israël. Lorsque sa mère *Yokèbed* déposa le petit Moïse âgé de trois mois dans une corbeille en papyrus sur la rive du Nil, sa sœur le suivit à distance pour découvrir ce qu'il adviendrait de celui dont elle savait déjà qu'il deviendrait le Libérateur d'Israël. C'est grâce à elle que l'enfant fut allaité par sa propre mère<sup>419</sup>. « Au-delà de l'astuce de la jeune fille, il est permis de déceler l'intervention de Dieu qui, de loin, préparait un sauveur pour son peuple », remarque André Chouraqui<sup>420</sup>. Or, *Mir(e)yâm* est désignée dans le texte biblique par le terme hébreu *almah* qui signifie : la jeune fille (nubile), la vierge. Ce même mot se retrouve au chapitre 7 d'Isaïe. La tradition la plus ancienne y a lu une prophétie de l'Incarnation du Messie en la Vierge Mère.

Dans le couple, la femme possède souvent l'intuition prophétique. Elle peut saisir et comprendre l'œuvre du Saint-Esprit. C'est pourquoi l'homme doit demeurer à son écoute, attentif à toutes ses intuitions.

Dans l'Évangile, ce fut en réponse à la salutation de la Mère de Dieu que le petit Jean-Baptiste tressaillit d'allégresse sous l'onction de l'Esprit dans le sein d'Élisabeth<sup>421</sup>. Ce fut sur la parole de sa mère lui désignant Joseph<sup>422</sup> que Jésus décida à douze ans de se mettre aux affaires de son Père en redescendant à Nazareth. Et ce fut encore à l'invitation de Marie – « *Ils n'ont pas de vin* » – que Jésus accomplit son premier miracle à Cana de Galilée<sup>423</sup>.

Là où elle est prophétique, la femme aura néanmoins besoin de l'homme pour juger des temps et des moments, choisir l'instant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## JOSEPH HOMME, ÉPOUX ET PÈRE

**A**fin de mieux saisir quelle est la vocation de l'homme dans la Révélation, on a puisé en priorité dans la parole de Dieu et la contemplation du mystère de Joseph de Nazareth. Si l'Écriture, comme on le verra, livre de précieux renseignements sur la spécificité du masculin, elle semble plus discrète sur la vie de saint Joseph. En fait, elle en parle plus qu'on ne le pense habituellement, mais de façon voilée.

Joseph a admirablement rempli sa triple mission d'époux de la Vierge, de père adoptif du Fils de Dieu et de berger de sa Famille. Y a-t-il une paternité humaine plus grande que la sienne ? Joseph nous est donné comme une icône du Père éternel. Entre notre Père et lui s'est tissée une complicité particulière, celle de la paternité. Le Christ lui donnait le même nom araméen, *Abba*, par lequel il appela son Père au plus fort de son agonie à Gethsémani<sup>451</sup>, c'est-à-dire « Papa chéri ».

Jean-Jacques Olier l'a souligné d'une manière saisissante : « Jésus regardait en Joseph le Père éternel comme son Père. [...] La Très Sainte Vierge considérait en (saint Joseph) le même Père éternel comme son époux<sup>452</sup>. » N'existe-t-il pas, entre le Père et Joseph, un même mystère de communion qu'entre l'Esprit de Dieu et Marie, car il est écrit : « *L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre*<sup>453</sup>. » Joseph ne serait-il pas en quelque sorte l'ombre de la puissance du Père pour Marie et pour son Fils<sup>454</sup> ?

### ***1. Joseph est homme***

Sans doute saint Joseph a-t-il eu une vie très proche de celle de son illustre prédécesseur, Joseph le patriarche. Comme lui, il se nomme *Yôséph bèn Ya'aqov*<sup>455</sup>. On peut y voir là une analogie entre les deux hommes. Il est traditionnel de faire un parallèle entre le patriarche et le Christ, mais pas entre les deux Joseph. Deux arguments viennent pourtant éclairer cette hypothèse.

– Le premier est scripturaire. Ils sont tous deux *filis de Jacob*, affirmation unique dans l'Écriture<sup>456</sup>.

– Le deuxième argument est issu de la tradition juive. « Le Christ-Messie est fils de David, fils de Joseph », proclame le Talmud<sup>457</sup>. Il s'agit là du patriarche Joseph. Mais pour un chrétien, c'est de saint Joseph aussi dont il est question ici.

Joseph le patriarche est fils de Jacob-Israël. Sa vie est une préfiguration impressionnante de celui qui viendra après lui, saint Joseph. L'un sauvera son peuple de la famine<sup>458</sup>, l'autre sauvera son Fils de la persécution d'Hérode<sup>459</sup>. Le premier partira en exil en Égypte, comme le fera le second avec l'enfant et sa mère<sup>460</sup>. À l'un comme à l'autre seront donnés des songes et leur interprétation<sup>461</sup>. L'un respectera la femme de Putiphar l'Égyptien malgré ses avances<sup>462</sup>, l'autre vivra la virginité auprès de son épouse.

### **Agir dans le monde créé**

Joseph exerçait la profession de charpentier<sup>463</sup>. À quatre reprises, précise l'Évangile, l'Ange du Seigneur s'adressa à lui, et à lui uniquement, pour ce qui concernait les nécessités temporelles de sa Famille<sup>464</sup>. Et chaque fois, l'Écriture souligne la promptitude de son obéissance<sup>465</sup>.

Or, l'hébreu *iysh*<sup>466</sup>, que l'on traduit par homme (sexué) face à *ishah*, la femme, possède en propre un *yod* (y) qui est aussi la

première lettre du Nom Divin YHWH. L'exégèse rabbinique a proposé une interprétation qui oriente la réflexion, sans qu'on puisse pour autant en tirer une conclusion théologique. Elle rapproche le *yod* hébreu du *yad* qui signifie « la main » ou également le membre viril (sexe)<sup>467</sup>. Le *yod* symboliserait ainsi ce qui permet à l'homme d'agir et d'être spontanément en relation avec le monde créé.

De fait, l'homme s'engage plus naturellement dans l'action. Il est tourné vers l'extérieur. Il se donne de manière éminente dans ce qu'il fabrique, construit, invente, innove, c'est-à-dire dans ce qu'il élabore avec son intelligence et réalise avec ses mains. Il lui revient en priorité l'exécution concrète, ici et maintenant, des desseins que le Créateur confie au couple. Il est généralement un être de réalisations. C'est pourquoi il est considéré comme premier dans l'ordre de la création là où la femme, on l'a dit, est première dans l'ordre de la rédemption.

Il aime se confronter au monde créé pour le modeler, le transformer. Il ne peut pas s'épanouir correctement sans répondre à ce besoin ontologique d'entreprendre, de conquérir, sans exprimer adéquatement ce dynamisme combatif bien masculin. Son corps<sup>468</sup> et son esprit sont façonnés pour la lutte et la conquête de la terre afin que, conformément à sa vocation première, il puisse avec la femme, mais d'une manière masculine, en être un bon intendant<sup>469</sup>. Là où la femme aura plutôt besoin de communiquer et d'être entendue, l'homme aura besoin de trouver des solutions et d'agir.

Il assume mieux sa souffrance s'il peut se dépenser. Il court alors le danger de fuir dans l'action, de rester sollicité par ses œuvres et par ce qui est extérieur. Et il risque de s'éloigner des siens dont il ne sait pas toujours accueillir les attentes de présence, de partage. On comprend ainsi que l'homme puisse

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'autonomie. Par cette prise de distance, il l'entraîne progressivement dans un renoncement. Il est, en quelque sorte, le maître de la séparation et du deuil. C'est dans ce sens que l'Église a choisi de désigner saint Joseph comme « Patron de la bonne mort ».

Si, à partir de quatre-cinq ans, l'enfant ne prend pas la distance nécessaire pour aller vers son père, on peut penser qu'il aura de la peine à s'autonomiser et à acquérir son identité ; qu'il rencontrera peut-être des difficultés à s'engager, avec des angoisses paralysantes, un retard de maturation, etc. Le garçon doit accéder à son père pour s'identifier à lui<sup>509</sup>, puis, une fois adulte, se séparer de ses parents. C'est pourquoi il est demandé à l'homme, plus particulièrement, de quitter « *son père et sa mère pour s'attacher à sa femme*<sup>510</sup> ».

Se séparer est non seulement une nécessité de la vie, mais aussi une pédagogie divine. Dans le Livre de la Genèse, lorsque Dieu prononce une parole<sup>511</sup> durant les trois premiers jours, il crée, puis il sépare. Abraham est devenu « *le père de tous ceux qui croient*<sup>512</sup> » après avoir quitté son pays et sa famille pour se rendre sur la terre que le Seigneur lui indiquait<sup>513</sup>.

Nous trouvons aussi une illustration remarquable de cette pédagogie dans la vie de la petite Thérèse. Qui l'a invitée à quitter son enfance, à rompre avec l'état d'immaturité dans lequel elle était plongée depuis quelques années ? Qui a provoqué un changement radical chez cette jeune adolescente qui voulait encore fêter Noël comme une enfant ? Louis Martin. Sa réaction<sup>514</sup> a percuté le cœur de Thérèse. Elle l'a propulsée en avant. Ce fut le début d'une « *course de géant*<sup>515</sup> ».

## **Une présence attentive et silencieuse**

Le père est habituellement plus silencieux que la mère.

Pourquoi ? Pour laisser à l'enfant son espace de parole. Le silence crée une distance, une séparation. S'il parlait trop, le père empêcherait l'enfant d'exister, de se dire, de se découvrir vraiment tel qu'il est. Ainsi l'enfant ose-t-il être, penser, exprimer ce qu'il désire en face de lui, sans être intimidé ni apeuré, voire opprimé par le verbe paternel. Il trouve la force et l'audace de dire ce qu'il aime ou n'aime pas, ce qu'il veut ou ne veut pas, même en face d'avis qu'il peut percevoir comme contraires. Parce qu'il a le droit de ne pas être d'accord sans pour autant être condamné, il ose devenir lui-même. Il est capable de faire ses propres expériences sans craindre de perdre l'amour de ses parents. Il peut prendre sa vraie place dans la famille, celle qui lui est propre. Il trouve son équilibre dans une relation harmonieuse avec un père qui l'éveille à lui-même.

Le père doit veiller à ce que son silence soit une présence aimante, jamais une absence, une indisponibilité ou une indifférence. Il se manifeste à son enfant autant par une parole qui corrige, enseigne ou exhorte que par sa manière d'être sécurisante et pleine d'autorité naturelle. Illustrons cela par un exemple.

« J'aimais bien prendre la parole au cours du repas familial. J'en profitais pour commenter un événement, partager à nos enfants ce que j'en pensais. Je leur parlais beaucoup, trop peut-être. Un jour, en m'entendant prendre à nouveau la parole, notre fille Gabrielle, âgée de huit ans, s'exclama innocemment : "ça y est ! Papa commence son petit séminaire !" Je compris la leçon. Dorénavant, je parle moins. Je préfère provoquer leur réflexion, les inviter à partager leurs idées. Je reçus confirmation de ce changement bénéfique lorsque, quelques mois plus tard, ma fille me dit : "Papa, comme tu as changé ! Tu nous écoutes !" »

## **Le père fait grandir**

Bien qu'il soit demandé à l'être humain (tant homme que femme) de dominer et de gouverner la création<sup>516</sup>, Dieu s'est

adressé en premier à *adam*, immédiatement après la chute<sup>517</sup>. Cela laisse penser que l'homme est, avant la femme, le gardien de la **loi** et le garant de l'**autorité**. Il rappelle les commandements de Dieu. Garder fidèlement la loi rejoint chez l'homme sa fonction sacerdotale.

– La loi protège, structure, ordonne, sépare. C'est pourquoi les parents posent des limites auxquelles l'enfant peut se confronter. S'il ne veut pas respecter la règle, il doit pouvoir la franchir. Il n'est pas juste d'imposer une loi qui brise ; ou de laisser trop lâche une loi qui n'offrirait pas assez de résistance. Le père doit veiller à la juste mesure des règles familiales. Ainsi, l'enfant peut librement choisir de faire (ou non) l'expérience de la transgression. « Ne mets pas ton doigt sur la bougie, dit Papa. Tu risquerais de te brûler. » L'enfant va-t-il adhérer à cette réalité ? S'il ne veut pas l'écouter, il mettra son doigt dans la flamme et se brûlera. Il découvrira que cette parole est vraie. Il ne s'agissait pas d'une brimade. C'est une loi d'amour qui est là pour le protéger. La douleur de la brûlure est une correction suffisante dont l'enfant saura lui-même tirer leçon. Il n'y a rien de plus à ajouter, simplement à le consoler avec tendresse.

– Le père partage avec la mère l'exercice de l'autorité. Le latin *augere* signifie « faire grandir ». Avoir autorité sur quelqu'un consiste plus précisément à se mettre au service de sa croissance<sup>518</sup>. Plus encore que la mère, le père intervient dans la construction intérieure de l'enfant et la découverte de son identité. Il favorise le développement de ses capacités de décision, la prise de conscience de ce qui est vrai et bien pour que l'enfant acquière plus d'autonomie, de liberté et assume ses responsabilités. Il pose des repères, il lui donne le sens des valeurs, le prix des choses. L'enfant a besoin d'exigences, d'interdits tout autant que de confiance, d'appui, d'expérience.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



notre source. Cette démarche est fondamentale. Elle va permettre un nouveau déploiement de notre vie spirituelle.

## **Naître d'en haut**

Le Christ enseignait à Nicodème : « *À moins de naître d'en haut, on ne peut voir le royaume de Dieu*<sup>532</sup>. » Celui-ci, interprétant la Parole dans le sens « naître à nouveau », demanda<sup>533</sup> : « *Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère et renaître ? [...] Jésus lui répondit : Tu es un maître qui enseigne en Israël et tu ne connais pas ces choses-là*<sup>534</sup> ? » Regarder ou retourner en arrière est toujours source de stérilité. La femme de Loth l'illustra à ses dépens<sup>535</sup>. Et la Parole nous met en garde : « *Quiconque met la main à la charrue, puis regarde en arrière, n'est pas fait pour le royaume de Dieu*<sup>536</sup>. » Ainsi, la réponse du Christ à Nicodème nous éclaire. Il ne s'agit pas d'une nostalgie du passé ou d'un retour dans le sein maternel mais d'une autre création complètement nouvelle, d'une naissance d'en haut d'eau et d'Esprit<sup>537</sup>, à partir de la grâce baptismale.

Pour naître à cette Vie et y grandir, nous avons besoin d'une Mère. Or, cette « mère », c'est d'abord l'Esprit de Dieu lui-même. Comme l'ont relevé nombre de théologiens, ce n'est pas un hasard si l'hébreu *Rouah*, le Souffle divin, est au féminin. L'activité de l'Esprit à notre égard vérifie en effet certaines caractéristiques typiquement maternelles. Il nous donne la vie du Père et du Fils. Il nous tourne vers notre Père des Cieux en nous faisant crier dans la prière : Père, *Abba*. Il est en quelque sorte ce milieu vital maternel dans lequel nous sommes progressivement formés à l'image du Fils au point qu'il fait de nous des frères<sup>538</sup>.

C'est dans le prolongement et sous la mouvance de l'Esprit que la Vierge Marie est appelée à jouer un rôle maternel déterminant dans notre vie spirituelle. Elle a reçu sa mission maternelle du Christ lui-même lorsqu'il lui disait à notre sujet, en désignant Jean l'apôtre : « *Femme, voici ton fils*<sup>539</sup>. » La Mère de Dieu participe à notre nouvelle naissance. Elle est la figure de l'Église dans laquelle nous sommes enfantés à la Vie. C'est en cela qu'elle est mère.

Avec elle, nous allons franchir quatre étapes (qui ne sont ni exhaustives ni obligatoires) :

1/ Comprendre pourquoi il est difficile de nous laisser aimer dans une blessure ;

2/ Prendre conscience de nos résistances en retrouvant nos racines ;

3/ Renaître d'en haut dans l'Esprit ;

4/ Nous consacrer à Dieu.

À travers ce cheminement de libération, une pédagogie de croissance intérieure nous est offerte pour réapprendre à accueillir, à nous laisser aimer par Dieu et par nos proches.

## ***2. Pourquoi est-il difficile de nous laisser aimer ?***

Pour franchir la première étape, nous devons laisser monter à notre conscience le désir très intime d'être aimés inconditionnellement. Cela va nécessiter de la vigilance, du temps et donc de la patience. Sans une lumière particulière, souvent surnaturelle, qui permet un tel dévoilement, nous aurions bien du mal à en prendre conscience et à réaliser la nature de ce blocage intérieur. Il nous est difficile de nous laisser aimer par l'Amour infini.

Chacun de nous pourrait s'exclamer : « Aimer ! C'est bien ce que je désire ! Je ne vois pas où est le problème ! » Nous ne

nous rendons justement pas assez compte que nous sommes habités de réactions défensives à l'origine d'une résistance, voire d'une incapacité à accueillir librement les dons de Dieu et même ceux d'autrui. Ces réactions nous rendent maladroits pour écouter et impuissants à compatir à la peine d'autrui, surtout celle qui risquerait de réveiller la nôtre. Pourtant, si nous laissons l'Amour nous approcher, nous serions bien vite consolés de toutes nos détresses. Et nous deviendrions à notre tour des consolateurs pour nos frères<sup>540</sup>.

Pourquoi en est-il donc ainsi ? On peut le comprendre aisément à partir de ce qui a été développé dans le troisième chapitre. La vie spirituelle consiste à se laisser visiter par Dieu (qui nous aime le premier) avant même de lui répondre par une donation de soi. Notre difficulté à donner est la traduction, quand elle n'est pas alimentée par un refus volontaire (péchés), soit d'une **résistance inconsciente** à recevoir à cause de réactions spontanées de défense, soit d'une peur de manquer.

Afin de mieux saisir la nature de cette difficulté, nous devons répondre à la question : « Où avons-nous tellement besoin d'amour sans parvenir pour autant à nous laisser aimer ? » La réponse est double : c'est d'abord là où nous avons été blessés. Nos blessures sont en effet ce lieu où se nouent des réactions psychologiques de défense que nous avons édifiées pour nous protéger ; mais ces systèmes de défense, en définitive, nous referment souvent sur nous-mêmes. C'est aussi plus tardivement, à partir de l'âge de raison, dans notre volonté divisée à la suite de choix de mal ou de choix mortifères posés consciemment, puis oubliés.

Lorsqu'il s'approche de nous aujourd'hui, l'Amour peut prendre le visage d'une personne ou être un événement providentiel, ou encore un don de la grâce déposé directement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## L'accompagnement spirituel

Dans le combat spirituel, deux pièges doivent être démasqués : le doute par rapport à l'amour et l'oubli<sup>554</sup>. Nous avons volontiers tendance à oublier les événements douloureux pour éviter d'en souffrir davantage. Or, la pédagogie divine nous invite à faire mémoire de la façon avec laquelle Dieu nous a libérés de l'esclavage : « *Tu te souviendras que tu as été esclave au pays d'Égypte, et que le Seigneur ton Dieu t'en a fait sortir à main forte et à bras étendu*<sup>555</sup>. » Pourquoi le Seigneur insiste-t-il sur cette mémoire du passé ? Parce que Dieu est **avec** nous : nous ne sommes plus abandonnés. Nous ne sommes plus des « bâtards » ou des « orphelins ». Là où notre sensibilité criait : « Je suis seul, rejeté, abandonné », l'Esprit gémit au fond de notre cœur : « *Viens vers le Père*<sup>556</sup>. » Dieu veut contracter avec nous une Alliance nouvelle dans notre histoire, si besoin à l'intérieur même de nos blessures, afin de nous libérer de réactions qui, lors d'épreuves traumatisantes, entravent ou parasitent encore notre vie présente.

Quand nous ressentons l'angoisse de l'abandon ou la douleur du rejet, avons-nous conscience que, dans la foi, ce peut être le moment où Dieu désire nous visiter de sa grâce, « *scruter (nos) cœurs et (nos) reins*<sup>557</sup> ». Le Seigneur veut se donner totalement à nous. Pour cela, il veut savoir si, oui ou non, nous accepterons d'être pour lui des fils en suivant ses commandements<sup>558</sup>. C'est le moment où nous pouvons poser un nouveau choix libre et personnel, par lequel nous manifestons notre désir de prendre (ou non) Dieu pour protecteur et Père.

Or, que faisons-nous bien souvent ? Nous répondons : « Je le voudrais bien, mais je n'y arrive pas. Je n'en suis pas capable. C'est trop difficile pour moi. » Notre sensibilité blessée, affolée, nous empêche d'accueillir l'amour. Pourtant, Dieu ne demande

pas si nous le pouvons. Il sait bien ici que cela dépend de lui. « *Ce qui est impossible pour les hommes est possible pour Dieu*<sup>559</sup>. » Il dit simplement : « *Le veux-tu ?* » C'est-à-dire : « *Veux-tu être mon enfant, là où tu ressens douloureusement un esseulement, un abandon ? Acceptes-tu que je m'approche de toi pour te soigner et te consoler là où tu as si mal ? Veux-tu croire à mon amour et m'accueillir en toi ?* » Il ne s'agit donc pas de savoir si nous le pouvons, car le Christ est venu pour nous libérer et nous sauver, mais plutôt si nous le voulons bien.

Pour cela, l'accompagnateur spirituel est d'une aide précieuse. Il nous guide pour que nous apprenions à mobiliser notre volonté d'aimer en exprimant, dans un acte de foi, notre confiance en Dieu là où notre sensibilité, plongée dans la douleur de l'abandon, n'a aucune envie de s'appuyer sur un autre. Il importe que nous le saisissions bien. Cette attitude est tout à fait concrète. Elle est très importante dans le combat spirituel. Ne nous cachons surtout pas derrière un « *Je ne peux pas* » ! Même quand nous ressentons une douleur affective, ou une angoisse, ou encore un mal-être intérieur, nous pouvons nous appuyer sur notre volonté libre par laquelle nous posons de petits actes concrets tout en priant et suppliant : « *Amen ! Viens, Seigneur Jésus*<sup>560</sup> » ! Alors, la consolation de Dieu nous visitera, soit immédiatement, soit progressivement par infusion. Le Christ nous le promet : « *Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui ; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi*<sup>561</sup>. »

## **La relecture de vie sous le regard de Dieu**

Il ne s'agit pas de nous souvenir d'un événement passé comme on remuerait de vieilles cendres. Faire mémoire du passé dans la prière revient à présenter les grandes étapes de notre vie à la miséricorde du Seigneur afin qu'il fasse jaillir du sacré dans ce

qui n'en comportait pas au départ. Il en est ainsi lors de blessures qui ont été pour nous source de souffrances, de peurs et de honte. Faire mémoire devant Dieu, c'est rendre sacré le profane, c'est « faire un sacrifice<sup>562</sup> » de cette histoire pénible, culpabilisante, à laquelle nous aimerions ne plus jamais penser.

Faire mémoire de nos origines pour mieux recevoir la sève de nos racines revient à faire une « eucharistie » de son histoire. Ainsi, lors de la célébration de la Messe, le prêtre répète les paroles du Christ : « *Faites cela en mémoire de moi*<sup>563</sup>. » Par ses paroles, il rend présent l'événement qui s'est déroulé il y a deux mille ans. Il fait mémoire de la mort d'un innocent, le Fils de Dieu, martyrisé d'une manière ignominieuse sur l'instrument de torture qu'est la croix. En actualisant ce drame, il en fait une eucharistie, c'est-à-dire une action de grâces. L'événement infamant, du fait de l'intervention de Dieu, devient glorieux. Cette histoire malheureuse, qui transperça le cœur de la Vierge Marie et bouleversa les amis de Jésus, est devenu l'Histoire Sainte désormais. La mort a été engloutie par la Vie, la haine a été vaincue par l'Amour. Et les grâces que nous a values ce sacrifice ne sont pas confisquées par le passé. Elles nous rejoignent au présent, dans notre aujourd'hui. Elles sont actualisées chaque fois que nous en faisons mémoire.

Faire mémoire, tel qu'on le pratique dans la démarche de libération intérieure, c'est relire sa vie sous le regard de Dieu comme le faisait le peuple hébreu après l'Exode. C'est en faire un mémorial et y célébrer les merveilles de Dieu. Ce n'est pas une simple commémoration historique. Cela signifie actualiser notre vie devant Dieu, la rendre présente ici et maintenant. Cette relecture est un acte quasi liturgique, comme une plongée dans l'éternité de Dieu. Dieu étant éternel, il tient présentes sous son regard, tout à la fois, notre conception, notre naissance, notre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



- 542 Cf. Jn 14, 26.
- 543 Comme originellement Ève lors de la chute (cf. Gn 3).
- 544 PN 23, 4, p. 131.
- 545 Sainte THÉRÈSE DE LISIEUX, PN 28, 6, p. 157.
- 546 Cf. Gn 3, 9.
- 547 He 10, 31.
- 548 Is 54, 2.
- 549 Sainte THÉRÈSE D'AVILA, *Vie écrite par elle-même, Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1948, 8, p. 82.
- 550 Mt 7, 7.
- 551 Mc 10, 51.
- 552 Jn 19, 15.
- 553 Mc 12, 1-9.
- 554 Cf. la belle formule de la bénédiction solennelle du jour de Pâques : « Que demeure en vous la grâce de Dieu, la grâce pascale qu'il vous offre aujourd'hui : qu'elle vous protège de l'oubli et du doute ».
- 555 Dt 5, 15 ; Cf. Dt 8, 2 ; 9, 7 ; 15, 15 ; 16, 3. 12 ; 24, 18.22.
- 556 Saint IGNACE D'ANTIOCHE, *Lettres*, Paris, Cerf, 1958, SC n° 10, *Aux Romains VII*, 3, p. 136-137.
- 557 Cf. Ps 7, 10 ; Jr 17, 10 ; Ap 2, 23.
- 558 Cf. Dt 8, 2.
- 559 Lc 18, 27.
- 560 Ap 22, 20.
- 561 Ap 3, 20. Cf. la Bible d'Émile Osty et Joseph Trinquet, 1973.
- 562 *Sacer facere* signifie littéralement « faire du sacré » avec du profane.
- 563 Lc 22, 19.
- 564 *Le Secret de Marie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1966, n° 17, p. 449.
- 565 Le concile Vatican II a développé la mission de la Mère de Dieu pour l'Église aujourd'hui (CONC. OECUM. VAT. II, Const. dogm. sur l'Église, *Lumen Gentium*, chap. VIII).
- 566 *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1966, n° 50, p. 515, et n° 55-59, p. 520-522.

- 567 MsA, 30v°, 8, p. 98.
- 568 Cf. Mt 18, 3.
- 569 *Le Secret de Marie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1966, n° 1, p. 442 (note 1) et n° 20, p. 450.
- 570 Henri BOURGEOIS, Bernard SESBOÛÉ et Paul TIHON, *Les signes du salut, Histoire des dogmes*, vol. III, Paris, DDB, 1995, p. 594-603. *Sainte Marie, Mère de Dieu, Modèle de l'Église*, Textes du Magistère catholique réunis et présentés par Robert Ackermann, Paris, Le Centurion, 1987, p. 52-56.
- 571 Lc 2, 7.
- 572 Lc 2, 34.
- 573 Lc 2, 19.
- 574 Ps 102 (103), 8.
- 575 Ga 4, 19.
- 576 Rm 8, 29.
- 577 CG, vol. I, LT 105, 30, p. 529.
- 578 *Contra Julianum Opus Imperfectum*, PL 45, IV, 134, col. 1428-1429.
- 579 PN 54, 5, 4, p. 243.
- 580 Rm 8, 32.
- 581 Saint JEAN DE LA CROIX, *Œuvres complètes*, Paris, Cerf, 1997, *Paroles de lumière et d'amour, Avis et sentences spirituelles* n° 26, p. 273.
- 582 Ep 1, 4.
- 583 1 Jn 1, 1-3.
- 584 Ps 130 (131), 1-2.
- 585 Mc 10, 16.

## À L'ÉCOLE DE L'ENFANT JÉSUS

**M**onsieur Olier, grand spirituel du XVII<sup>e</sup> siècle, amoureux du Christ et de sa Famille, conseillait de prendre l'Enfant Jésus comme directeur<sup>586</sup>. Un directeur spirituel dirige son protégé. Or, le Christ désire régner dans notre cœur. Il veut nous mener à son Père.

Nous laisser conduire par lui<sup>587</sup> dans une foi confiante, devenir auprès de Dieu comme des enfants<sup>588</sup>, n'est-ce pas la condition pour entrer dans son Royaume ? Si nous y consentons, nous goûterons progressivement à cet esprit d'enfance spirituelle. Comment ? En contemplant le Christ, en nous mettant à son école. Nous découvrirons concrètement ce que signifie : demeurer dans la circulation de l'amour trinitaire.

Rien de plus simple apparemment. Pourtant, cela nous est difficile. Notre cœur est « *compliqué et malade*<sup>589</sup> ». Entrer dans cet échange d'amour réciproque n'est possible qu'avec une foi vive, c'est-à-dire empreinte d'espérance et de charité. Ces trois vertus, on le sait, sont des forces que Dieu a mises à notre disposition au jour de notre baptême. Grâce à elles, nous connaissons Dieu, nous croyons et espérons qu'en lui, nous allons aimer. Cela sous-entend que nous puissions librement en faire usage.

### **1. Un choix courageux**

Nos pensées, nos activités intérieures sont souvent orientées vers des futilités : rêveries stériles, images télévisées ou virtuelles, réflexions inutiles, obsessions alimentées par un auto-dialogue incessant. À cause d'elles, nous perdons notre temps.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sainte Famille. Et nous goûterons bientôt aux prémices d'un bonheur réel en rencontrant entre Marie et Joseph, et grâce au Christ, le visage d'un Père aimant et tout proche de nous.

### **La circulation d'amour en Famille**

Nous pouvons aussi nous rendre auprès de l'un des membres de la Sainte Famille et lui parler des deux autres. La vie des saints nous en livre de multiples exemples.

« Comment rester si longtemps en action de grâce ? » demandait une novice à Bernadette Soubirous. « Je considère que c'est la Sainte Vierge qui me donne l'Enfant Jésus. Je le reçois. Je lui parle et il me parle<sup>633</sup>. »

« Un jour, Bernadette priait la Sainte Vierge. Elle se mit à genoux devant la statue de saint Joseph. Je le lui fis remarquer. Elle me répondit : “Au ciel, il n'y a pas de jalousie<sup>634</sup>.” »

Ainsi, nous pouvons demeurer auprès de la Mère de Dieu, contempler son époux et lui dire tout ce qui nous émerveille chez Joseph : son humilité, son obéissance, sa force, sa patience, sa douceur, etc. Après avoir nommé ces qualités, demandons à Marie de nous parler de lui, de nous le faire connaître. Et faisons silence pour l'écouter.

Rendons-nous aussi auprès de l'Enfant Jésus. Demandons-lui de nous enseigner sur ses parents et de nous les faire aimer.

Avec Joseph de Nazareth, nous goûtons à une présence forte dans le silence. Demandons-lui de nous aider à contempler le mystère de la Vierge Mère, de nous partager un peu de ses trente années d'expérience près de son Fils. Écoutons-le. Dans notre cœur, il se passera, de la manière la plus ordinaire qui soit, des choses peu ordinaires.

Nous avons là un moyen très sûr pour grandir dans l'intimité de la Sainte Famille. Nous n'entendrons pas de voix, nous

n'aurons aucune révélation. Nous serons introduits dans la circulation d'amour. Là se trouvent la paix et la joie d'aimer.

Nous pouvons aussi venir les bras chargés de nos soucis familiaux, de nos problèmes de couple, de nos inquiétudes à propos des enfants, des difficultés rencontrées en paroisse ou au travail, de notre intercession pour les malades, l'Église, le monde. Déposons tout cela dans la Sainte Famille. Parlons-leur avec confiance, puis faisons silence pour écouter.

### **Le regard**

Plus profond encore que la parole est le regard. Deux personnes se disent tant de choses ainsi. Contemplons le Christ lorsqu'il pose son regard sur la Mère de Dieu, sur son père adoptif. Voyons comment Joseph contemple son épouse ; comment Marie le regarde ; comment ils aiment Jésus. Ces regards de la Sainte Famille nous nourrissent intérieurement. Joseph murmure en son cœur le Nom de *Yèshoua'*, tandis que le Christ garde son *Abba* dans sa prière. Contemplons-les quand ils s'aiment ainsi dans le silence ; supplions-les de nous associer à eux et de croiser leurs regards en quelque sorte. C'est ce regard qui se posa à Lourdes sur Bernadette : « C'est la première fois qu'on me dit "Vous". Elle m'a regardée comme une personne regarde une autre personne. »

Marc l'évangéliste le remarque. Il écrit à propos du jeune homme riche : « *Jésus posa son regard sur lui, et il l'aima*<sup>635</sup>. » C'est ainsi qu'on s'aime dans la Sainte Famille. Nous aussi, nous avons soif d'être vus dans ce regard innocent. « *Tu es mon fils bien-aimé ; en toi je trouve ma joie*<sup>636</sup>. » Un tel amour est présent dans le cœur de la Mère de Dieu lorsqu'elle nous regarde puisque ce même amour est vivant dans le cœur du Père.

Dans la Sainte Famille, nous vivons une théophanie

permanente, mais sans grands éclats. C'est une expérience profonde, délicate, souverainement discrète. Il ne se passe rien de spectaculaire. On est là pourtant dans les profondeurs de la vie spirituelle. On y expérimente un ordinaire parfaitement extraordinaire, sans vision, ni extase, ni miracle. C'est la vie quotidienne, faite de choses toutes simples, vécues d'une manière nouvelle, surnaturelle. C'est humainement dérangeant, voire mortifiant, surtout pour notre attirance naturelle vers le sensationnel. Il semble même que rien ne se passe ! Nous sommes néanmoins emportés, presque imperceptiblement, par une lame de fond d'une ampleur insoupçonnée qui nous emmène jusque dans les bras du Père.

Voilà l'essentiel pour nos vies, ce qui peut donner à nos journées saveur, joie et bonheur. Nous sommes invités à communier à l'univers radicalement nouveau de la vivifiante Trinité. On n'y entre jamais par force car le Royaume n'appartient qu'aux enfants. S'il est dit que les violents s'en emparent<sup>637</sup>, c'est de l'ardeur de l'amour<sup>638</sup> dont il est question. En gardant les dispositions intérieures d'un enfant, nous avancerons plus vite et nous souffrirons moins. Ici, il ne s'agit pas d'abord de maîtriser, mais de faire confiance à l'Esprit pour s'abandonner doucement à l'œuvre du Père. En vivant dans la Sainte Famille, on accepte bien volontiers une certaine lassitude, une forme d'incapacité, ce qui n'enlève pas pour autant courage et confiance. On est parfois sans force, on a même l'impression de perdre ses forces. C'est le moment de se laisser faire comme un tout-petit. Avec Jésus, entre Marie et Joseph, il n'y a plus rien à craindre dans les bras du Père. Thérèse de l'Enfant-Jésus l'avait bien compris, qui nous encourage :

« Plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant [...] mais il faut

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



2010, p. 20.

<sup>639</sup> CG, vol. II, LT 197, 33, p. 895.

<sup>640</sup> PN 54, 5, 7-8, p. 243 :

« Le trésor de la mère appartient à l'enfant [...]

Tes vertus, ton amour, ne sont-ils pas à moi ?

Aussi lorsqu'en mon cœur descend la blanche Hostie

Jésus, ton Doux Agneau, croit reposer en toi ! ».

<sup>641</sup> « Sermon pour la purification », *Œuvres complètes*, vol. II, Abanel et Martin Libraires-Éditeurs, 1839, p. 57.

<sup>642</sup> Sainte M. FAUSTINE KOWALSKA, *Petit Journal, Jésus, j'ai confiance en Toi*, Paris, Apostolat de la Miséricorde divine, 2007, n° 1481, p. 493 et n° 335, p. 159.

<sup>643</sup> Is 9, 5.

<sup>644</sup> Lc 15, 10.

## CONCLUSION

**D**ieu nous crée et nous façonne entre ses deux mains, écrivait Irénée de Lyon<sup>1</sup>. La main du Fils donne le Modèle par lequel nous sommes configurés au Christ. Nous lui devenons progressivement ressemblants, tournés vers le Père, réconciliés avec notre histoire et notre humanité. La main de l'Esprit donne le souffle et la croissance pour que nous accueillions et vivions en vérité de l'amour du Père et du Fils. Cette image pédagogique est belle. De fait, il faut deux mains pour tenir et porter un enfant.

Joseph de Nazareth est, avec la Mère de Dieu, le trésor que le Christ nous donne. Celui-ci aussi a deux mains pour nous aimer : la tendresse consolante d'une mère qui nous enfante et nous nourrit et la bienveillante protection d'un père qui nous fait croître et nous fortifie en nous apprenant à combattre contre les ténèbres. Nombre de saints ont voulu marcher sur cette voie. Ainsi, la petite Bernadette n'a pas hésité à prendre Joseph comme père adoptif à la mort de François Soubirous, lors de son admission chez les sœurs de Nevers<sup>2</sup>. Qui lui a enseigné cette attitude spirituelle ? Qui lui a donné un tel père ? La Mère de Dieu.

On insiste à juste titre sur le *fiat* de Marie. Toutefois, on a trop souvent oublié que le « oui » de l'humble charpentier était indispensable à l'accomplissement de l'Incarnation. Joseph a offert à Jésus une famille. En prenant Marie chez lui, à Nazareth, il a soustrait son épouse au rejet légal et social. D'une certaine manière, dans ce contexte particulier, la paternité de Joseph est la condition de la maternité de Marie.

Pour le Christ en son humanité, Joseph représente le passage vers le Père. À notre tour, suivons l'invitation de monsieur Olier,

et aimons « avec tendresse Dieu le Père en saint Joseph<sup>3</sup> ». Si Marie est celle en qui l'Esprit fait advenir le Corps du Christ au cœur de notre humanité, Joseph est celui en qui le Père se cache pour accueillir son enfant, l'entourer de tendresse, le protéger, le fortifier, l'aider à grandir de toutes les manières. L'ange l'avait annoncé à Marie : « *La puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre*<sup>4</sup>. » Joseph mérite bien d'être appelé l'ombre du Père<sup>5</sup>. Il a réalisé à la perfection, pendant trente ans de vie cachée, cette ombre amoureuse, d'une puissance invincible dans son humaine fragilité et d'une tendresse inégalée. À douze ans, Jésus comprendra au moment du recouvrement au temple qu'« *être chez son Père*<sup>6</sup> », c'est aussi « être avec Joseph ».

Puisque l'ombre de saint Joseph est la condition de l'engendrement de Jésus, elle est aussi la condition de notre engendrement spirituel. La Sainte Famille est le lieu privilégié de la descente de l'Esprit sur les hommes. Le Saint-Esprit aime venir entre Marie et Joseph, comme le Fils de Dieu fait homme en a fait lui-même l'expérience. Ils sont l'oratoire vivant où le Christ retrouve son Père dans l'Esprit. C'est là que Dieu nous donne rendez-vous pour nous sauver et nous sanctifier.

Marie et Joseph sont les deux mains de Jésus entre lesquelles le Père Éternel désire nous consoler, nous relever, nous guérir et nous donner la force de son Esprit. Il nous introduit dans son Royaume entre Marie et Joseph. Nazareth, où demeurait la Sainte Famille, c'est comme une maison qu'on bâtit, ou plutôt qu'on laisse bâtir en son cœur par les mains de Jésus.

Vivre dans la Sainte Famille, c'est apprendre progressivement qui est le Père<sup>7</sup> et, par le même mouvement, lutter contre le mal, c'est-à-dire contre tout ce qui nous sépare de Lui, ce qui empêche de voir le Père, ce qui déforme ou même pervertit son image. La parole du Christ : « *Prenez sur vous mon joug,*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- ARÈNES Jacques, *La quête spirituelle hier et aujourd'hui, Un point de vue psychanalytique*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2011, coll. « Sciences humaines et religion », 402 p.
- , « Vie psychique et vie spirituelle », *La vie spirituelle*, 752 (mai 2004) 251-264.
- ARISTOTE, *De l'âme*, Introduction, traduction, notes et lexique par Jules Tricot, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2010 (1988), coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », II, 4-5, p. 108-127 ; III, 3-5, p. 188-210.
- BALMARY Marie, *La Divine Origine, Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1993, coll. « Le Livre de Poche », n° 4271, 320 p.
- BASSET Lytta, *Sainte colère : Jacob, Job, Jésus*. Genève, Labor et Fides / Paris, Bayard Éditions, 2002, 326 p.
- , « *Moi, je ne juge personne.* » *L'Évangile au-delà de la morale*. Genève, Labor et Fides / Paris, Éditions Albin Michel, 2003, coll. « Spiritualités vivantes », n° 200, 244 p.
- BIJU-DUVAL Denis, *Le psychique et le spirituel*, Préface de M<sup>gr</sup> Jean Laffitte, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2001, 318 p.
- BLAQUIÈRE Georgette, *La grâce d'être femme*, Postface par Juan-Miguel Garrigues, Paris, Éditions Saint-Paul, 1981, 208 p.
- CATALAN Jean-François, *L'homme et sa religion, Approche psychologique*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 1994, coll. « Petite encyclopédie moderne du christianisme », 211 p.
- , *Expérience spirituelle et psychologie*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer / Montréal, Bellarmin, 1993, coll. « Christus », Essais 77, 187 p.
- , « Psychisme et vie spirituelle », *Dictionnaire de Spiritualité*, Paris, Éditions Beauchesne, 1986, vol. XII, col. 2569-2606.
- CHAMPION Françoise et HERVIEU-LÉGER Danièle (dir.), *De*

*l'émotion en religion, Renouveaux et tradition*, Paris, Éditions du Centurion, 1990, 254 p.

CHAPELLE Albert sj, *Anthropologie*, Préface de Paul Favraux sj, Bruxelles, Éditions Lessius, 2007, collection de l'IET, 282 p.

*Christus*, « Femme en Église : Enjeux d'une différence », n° 170 (avril 1996) 135-211.

–, « Affectivité et vie spirituelle », n° 168 (novembre 1995) 5-115.

CLÉMENT Olivier, *Questions sur l'homme*, Paris, Éditions Stock, 1972, coll. « Questions », 224 p.

COLLOQUE INTERDISCIPLINAIRE, 28-29 novembre 2003, *Vie spirituelle et psychologie*, sous la direction de Jean-Noël DUMONT, avec la participation de Tony Anatrella, Jacqueline Morel, Jean-Christophe Goddard, Denis Biju-Duval, Jolita Pons, Christine Lamothe, Michel Demaison, Vincent Laupies, Philippe Soual, Etienne Vetö, Lyon, Le Collège supérieur, 2004, 218 p.

COTTRAUX Jean, *La répétition des scénarios de vie, Demain est une autre histoire*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001, 280 p.

CYRULNIK Boris, *Un merveilleux malheur*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2002 (1999), coll. « Poches Odile Jacob », n° 78, 224 p.

– et SERON Claude (dir.), *La résilience ou comment renaître de sa souffrance*, Paris, Éditions Fabert, 2004, coll. « Penser le monde de l'enfant », 248 p.

DODSON Fitzhugh D<sup>r</sup>, *Le père et son enfant*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1975, coll. « Marabout service », n° 180, 414 p.

FRANKL Viktor-Emmanuel, *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie (Man's search for meaning)*, traduit de l'anglais par Clifford J. Bacon, Montréal, Les Éditions de l'homme,

1988, 168 p.

FREUD Sigmund, *Pour introduire le narcissisme*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Préface de Anne Brun, Paris, Éditions Payot, 2012, coll. « Petite Bibliothèque Payot », n°850, p. 66-82.

GODIN André, *Psychologie des expériences religieuses, Le désir et la réalité*, Paris, Bayard Éditions / Éditions du Centurion, 1981, coll. « Champs nouveaux », 275 p.

GUELFY Julien-Daniel, *Psychiatrie de l'adulte*, Paris, Éditions Marketing, 1988, p. 217.

LAPLANCHE Jean, PONTALIS Jean-Bertrand et LAGACHE Daniel (dir.), *Vocabulaire de la psychanalyse*, 5<sup>e</sup> édition, Paris, Presses Universitaires de France, 2007 (1967), coll. « Quadrige Dicos Poche », n° 249, 524 p.

LEBOYER Frédérick, *Shantala : Un art traditionnel, le massage des enfants*, Paris, Éditions du Seuil, 2006 (1976), 151 p.

LE CARDINAL Gilles, *Vivre la paternité, Construire la confiance*, Préface de Jean Vanier, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 2005, 232 p.

METZ René et SCHLICK Jean, *Le lien matrimonial*, CERDIC Strasbourg, Colloque du 21-23 mai 1970, p. 52.

NOËL Jean-François, *Le bigot et le pèlerin, À la frontière du psychique et du religieux*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2002, coll. « Théologies », 144 p.

STEIN Édith, *La Femme et sa destinée*, traduit de l'allemand par Marie-Laure Rouveyre, Paris, Éditions Amiot Dumont, 1956, coll. « Bibliothèque catholique », 192 p.

STRUYF Dominique et POTTIER Bernard, *Psychologie et spiritualité, Enjeux pastoraux*, Bruxelles, Éditions Lessius, 2012, coll. « Donner raison », n° 35, 320 p.

TOESCA Yvette, *L'enfant de deux à dix ans, Guide*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



*Protection et force tendre*

*La séparation*

*Une présence attentive et silencieuse*

*Le père fait grandir*

*Le père fait mémoire*

*Donner la parole de Dieu*

*Le père rassemble dans l'unité*

## **Quelques complémentarités**

### **3. Nouvelle naissance**

1. Peut-on aimer infiniment ?

*Revenir à nos origines*

*Naître d'en haut*

2. Pourquoi est-il difficile de nous laisser aimer ?

*L'ébranlement de la confiance et le doute envers*

*l'amour*

*Dieu nous cherche*

3. Comment prendre conscience de nos résistances ?

*L'oraison, la lectio divina*

*L'accompagnement spirituel*

*La relecture de vie sous le regard de Dieu*

*Les circonstances analogiques*

4. Renaître d'en haut dans l'Esprit

*Guérir dans l'intimité de Marie*

5. Nous consacrer à Dieu

### **4. À l'école de l'Enfant Jésus**

1. Un choix courageux

2. Le Christ vivant en Marie chez Joseph

*Quelle est l'origine du Nom Yèshoua' ?*

*Tourné vers sa mère : de la conception à l'âge de trois ans*

*Application anthropologique : se réconcilier avec sa maman*

3. Le sevrage et la quête du père

*Entre quatre et douze ans*

*Jésus à douze ans*

4. Anthropologie pratique

*Joseph et le Père*

*La circulation d'amour en Famille*

*Le regard*

*La communion eucharistique*

5. Exercices

*Prier devant l'icône de la Mère de Dieu*

*Prier l'Enfant Jésus*

*Prier devant l'icône de saint Joseph*

*Les fêtes et les temps liturgiques*

**Conclusion**

**Prières de consécration**

*La conception*

*La naissance*

*L'enfance*

*De l'adolescence à l'âge adulte*

**Bibliographie**

**Table des matières**



---

**BERNARD DUBOIS**

Préface de Mgr Marc Aillet

---

# Chemins de guérison des blessures de l'enfance

---

Sur les pas de Thérèse de Lisieux

---



EdB